

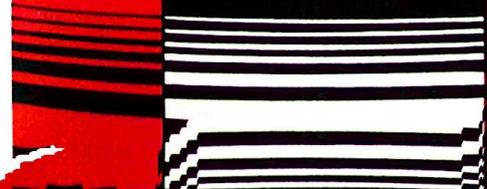
02/2

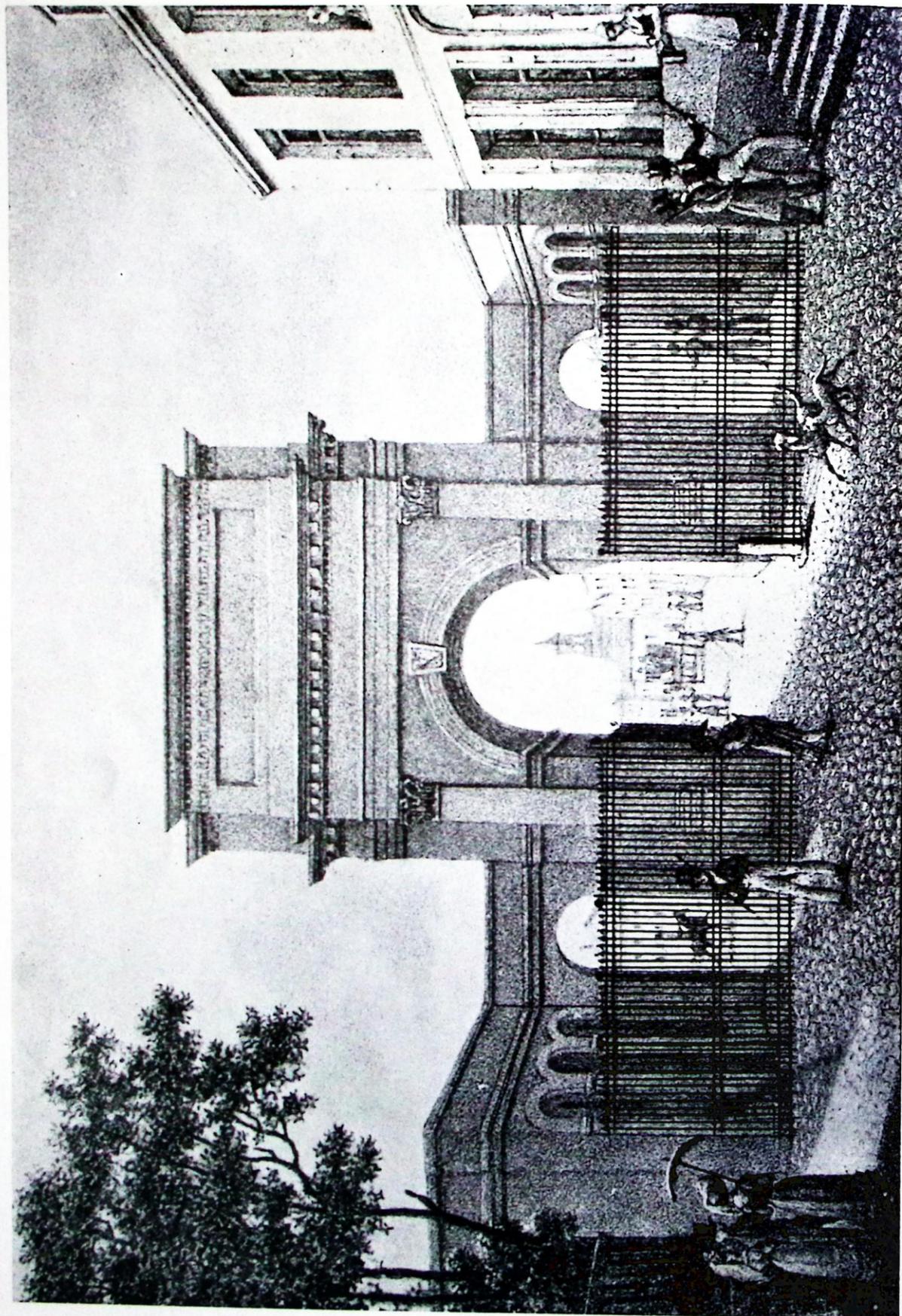
ASSOCIATION DES PROPRIETAIRES
DE
Fédération des
1409
Tel. 0371 47 25 48
087/23 390 8 L



brabant

février 1962 - n° 2 - mensuel





(DESSIN DE MADON)

Bruxelles : Allée Verte.

La porte Guillaume en 1825.

(Photo G. WINTERBEEK)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PREX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Vieilles rues, vieux pavés.
G. WINTERBEEK
- Palais de Justice ou quelques clichés
en blanc et noir!
Albert GUISLAIN
- Cornelle Van Leemputten
C. DERIE DUBRUNCQUEZ
- L'Allée Verte
G. RENOY
- Souvenirs espagnols en Brabant
E. REY PINTOS
- Braine-le Château
X
- L'Exposition « Rubens diplomate »
M. A. D
- Midis et Soirées du Tourisme
Yves BOYEN
- Le plan incliné de Ronquières
M. A. D

Les textes publiés s'engagent
sur la responsabilité de leurs auteurs.

NOTRE COUVERTURE :

« LE BROUILLARD SE LEVE »
du peintre-poète brabançon Cornelle Van
Leemputten. Tableau qui fut acquis par
le Tsar Nicolas II

ASBL BIBLIOTHEQUE PRINCIPALE
DU BRABANT WALLON
1400 NIVELLES
TEL. 067/22.77.86 - 22.41.48
067/22.95.91 (3 l.)

Vieilles rues, vieux pavés

RUE DE LA MADELEINE

« où, jadis, se pressait

le Tout-Bruxelles »

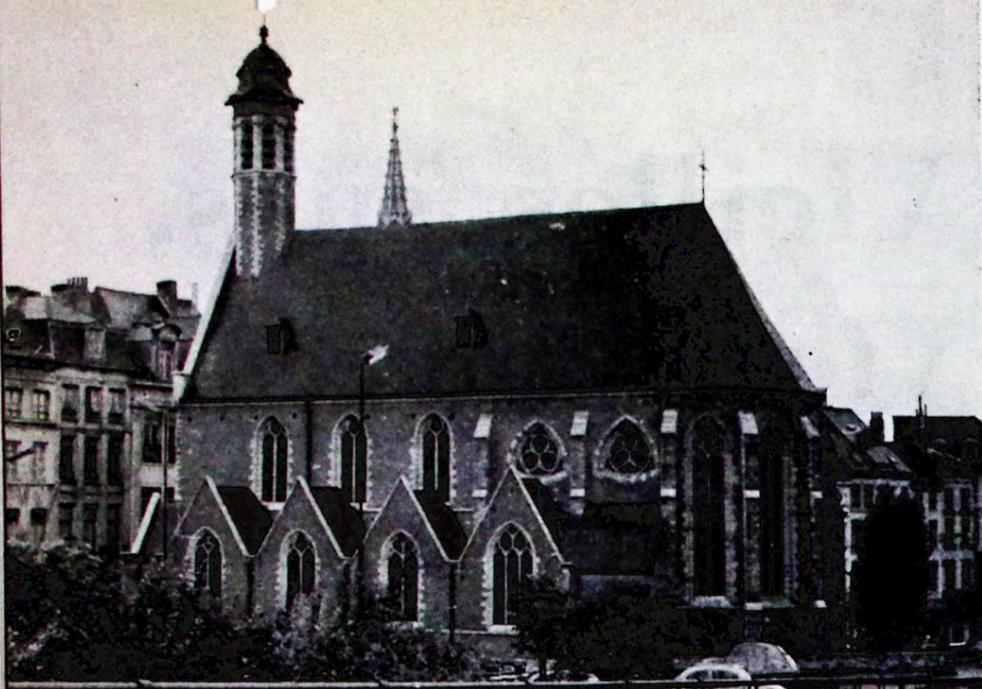
II

LA rue de la Madeleine a connu des heures bien sombres : le fameux bombardement de Bruxelles que Louis XIV ordonna en 1695 l'atteignit dans son entièreté. Commencé le 13 août, l'acte de vandalisme que Napoléon qualifia « d'aussi barbare qu'inutile », se poursuivit avec furie durant 48 heures.

En cette occasion, le maréchal de Villeroy et le duc de Maine, grand maître de l'artillerie, portèrent un grand coup au panache du Roi-Soleil. Moins grand cependant que celui que dut essuyer notre bonne ville. La première bombe tomba sur l'antique Steenweg, à niveau de la chapelle de Nassau, où elle fit le premier mort.

Perspective de la rue de la Madeleine
au lendemain du bombardement de 1695.

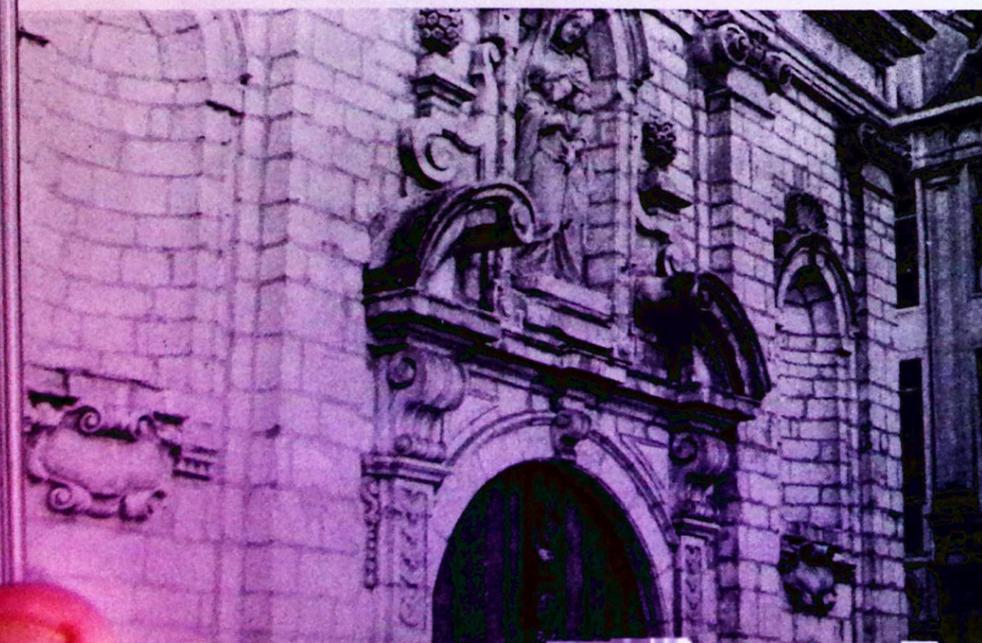




*La chapelle
de la Madeleine
dégagée et restaurée.*

*En voici
le porche d'entrée.*

*La délicate façade
de la chapelle Ste-Anne.*



Voici comment l'abbé Mann explique le cataclysme : « Le feu des bouquets rouges, secondés par la violence d'un terrible vent, mit d'abord tout l'intérieur de la ville en combustion et le fracas des bombes la réduisit bientôt en un monceau de pierres. Plus de 4.000 maisons furent embrasées et la plupart des autres endommagées. (...) Enfin, le dommage fut inestimable : c'était un spectacle affreux que de voir les ruines de rues entières. »

Particulièrement éprouvée, la rue de la Madeleine n'offrait plus à la vue que quelques rares pans de murs. Parmi les ruines fumantes, des voleurs s'emparaient impunément des richesses ensevelies. La situation semblait désespérée, mais l'on sait que les Bruxellois se mirent à la tâche dès le lendemain même de la catastrophe. La rue de la Madeleine se releva rapidement, et l'on en profita pour reconstruire en pierre ce qu'on avait bâti en bois.

★

De la rive droite, il y a peu à dire; elle a disparu entièrement, à l'exception toutefois de la chapelle de la Madeleine. Celle-ci, l'une des plus populaires et des plus chères aux Bruxellois, connut maints avatars. Vieille de quelque 500 ans, elle abritait à ses origines les patrons de divers corps de métier : tailleurs, armuriers, serruriers, horlogers et boulangers. Ce sont ces derniers qui la relevèrent de ses ruines après le bombardement de 1695. Elle fut successivement temple réformé, église catholique et école de la Ville, après avoir failli devenir bureau de poste. Aujourd'hui, les Assomptionnistes la desservent.

Contre son flanc gauche, la façade de sa sœur cadette, la chapelle Sainte-Anne, originaire de la rue de la Montagne, est venue chercher refuge, aide et protection. De même que la chapelle de la Madeleine, elle fut fermée à de multiples reprises au cours de ses 400 ans d'existence. Notre XXe siècle, fertile en initiatives téméraires, en fit une salle de cinéma...

La création de la rue Cardinal Mercier la condamna, et seule sa façade fut épargnée. En 1956, sa fragile silhouette fut à son tour mise en péril par l'élargissement de la rue de la Montagne. Par bonheur, elle en sortit saine et sauve. Pierre par pierre, on la démonta pour la reconstituer ici, sous l'aile de

la Madeleine. A elles deux, elles forment un ensemble qui ne manque pas d'allure, et l'on se réjouit de ce sauvetage in extremis.

★

Il est impossible, aujourd'hui, de parler de la rue de la Madeleine sans dire quelques mots du Grand Cirque architectural qui, récemment, a planté ses grotesques façades de contrebande au coin de la rue Saint-Jean. Cette mascarade a déjà fait couler beaucoup d'encre, mais nous ne pouvons résister à l'envie d'insister encore : au diable ce décor en trompe-l'œil, ce carnaval pour touristes-photographes qui fait d'ailleurs sourire le plus mal dégrossi d'entre eux ! Les archéologues n'ont que faire de cet os de mauvaise qualité qu'on leur a jeté en pâture ! Que l'on s'attache plutôt à sauver ce qui reste à sauver — ce qui vaut la peine de l'être — et l'on fera œuvre utile. Et, surtout, qu'on nous épargne ces effroyables hiatus qui mettent en présence des « styles » diamétralement opposés. L'étranger nous juge, bon sang, et le temps est révolu où il fallait le distraire à l'aide d'une « Belgique Joyeuse » pour reprendre l'expression cruelle mais précise de Joseph Delmelle.

A part cette erreur monumentale dont on l'a affectée bien malgré elle, et en dépit des amputations répétées dont elle fut l'objet, la rue de la Madeleine pourrait fort bien redevenir un pôle d'attraction.

De toutes les maisons qui existent encore, nombre d'entre elles ont su garder le même visage. Si les larges vitrines des rez-de-chaussée ont remplacé les devantures à carreaux multiples d'antan, la silhouette générale n'a pas varié. Pour peu que la conjoncture reste favorable, ce site de l'antique Steenweg est à même de sauver définitivement ses « beaux restes ». Déjà, quelques façades ont reçu le coup de badigeon qui les fait plus pimpantes, telles celles portant les numéros 23 et 61. Cette dernière surtout méritait qu'on la remit en état. Son gâble rehaussé de deux cariatides et le pignon orné de vases et d'un buste sont arrivés intacts jusqu'à nous. Espérons que d'autres propriétaires — bien en fonds — feront de même ailleurs.

Un regret : que sont venus faire en cette jolie galère les bâtiments 17 et 13 ? Bien sûr, la solution serait simple : les supprimer ! Après tout, on a mis bas des pierres plus émouvantes que celles-là !

★

Les désirs d'« embellissement » de Bruxelles furent de toutes les époques. C'est ainsi que le problème du redressement de la Montagne de la Cour, origine du vieux Steenweg, préoccupait déjà sérieusement les urbanistes du siècle dernier. Aux environs des années 1880, l'amélioration des communications entre le bas et le haut de la ville, par la Montagne de la Cour et la rue de la Madeleine, fit le sujet de nombreuses discussions aux réunions du Conseil, provo-



Les façades en « faux vieux » qui font l'angle de la rue de la Madeleine et de la rue Saint-Jean.

quant en fin de compte l'éclosion d'une foule de projets dans le cerveau des architectes d'alors. Tous s'attaquaient (déjà !) à cette malheureuse Montagne de la Cour, promenade favorite du « High-life » bruxellois de l'époque, « supprimant d'un trait de tire-ligne ce coin pittoresque pour le remplacer par une de ces artères banales et sans caractère, bien droite, en pente uniforme et que l'on parcourt avec hâte, pressé que l'on est d'arriver au bout ». Ainsi s'exprimait un chroniqueur outragé.

Finalement, une exposition de tous ces projets fut organisée en 1887, dans l'ancien Palais de Justice situé au bas de l'actuelle rue Lebeau, dans les locaux de la Cour de Cassation. Les visiteurs furent rares, tant les salles, froides et humides, faisaient songer à des catacombes d'un nouveau genre. La plupart de ces plans d'embellissement ne connurent pas la vie. Il y eut cent trente et un exposants, dont cinq ou six seulement attirèrent l'attention : ceux de MM. Jamaer, Hendrickx, Dekeyser, Van Mierlo, Haquin, Balat et Maquet. C'est ce dernier, le Projet Maquet, qui reçut l'estampille officielle sans qu'aucune suite ne lui fût jamais réservée. Il fut exécuté en... plâtre dans les ateliers du célèbre sculpteur Houtstont, à qui nous devons de nombreuses décorations ornementales, notamment celle du château royal de Laeken.



*Parking
1961.*



Les numéros 13 et 17 sont venus gâcher l'alignement sympathique des anciennes façades.

Qu'était-ce donc que ce Projet Maquet? Il consistait essentiellement en une rue courbe partant du coin de la rue de la Montagne et de la petite rue du Singe, traversant la petite rue des Longs Chariots et ayant un premier aboutissement au coin de la rue de Loxum et du Marché-au-Bois. Au-delà de ce point, la rue nouvelle continuait suivant le tracé courbe en passant au travers de la rue du Parchemin et en suivant un tracé presque parallèle à la rue Montagne des Aveugles. Elle atteignait ainsi la rue Isabelle où aurait été établie la Gare Centrale! Un dernier tronçon partait de la gare et, par une courbure inverse de la précédente, remontait jusqu'à la Montagne de la Cour, près de la place Royale.

La Montagne de la Cour serait restée ce qu'elle était dans sa partie supérieure qui touchait à la place du Musée

et dans toute sa partie inférieure. Mais, autre attention délicate, pour donner un autre chemin aux voitures qui gênaient les promeneurs et pour supprimer le casse-cou à pente raide, la rue des Trois-Têtes, reportée vers la droite et fortement courbée, aurait fourni une rue à pente plus douce venant aboutir à la Cantersteen, en face de l'angle formé par la rue de la Madeleine et la rue Saint-Jean.

Cette transformation satisfaisait à toutes les convenances. En effet, elle laissait debout tous les immeubles de la Montagne de la Cour, elle laissait également debout une artère des plus commerçantes de Bruxelles et supprimait le dédale de petites ruelles, alors sales et infectes, situées au fond de la rue des Trois-Têtes.

Ainsi, le Projet Maquet, conçu avec des idées larges, l'emportait sur tous les autres. Ce qui n'empêcha pas les autorités de proposer aussitôt certains « amendements », entre autres la suppression de la Gare Centrale du quartier Isabelle, proposée par la sous-commission. Motif : les inconvénients qui résulteraient d'une gare souterraine qui se prolongerait sous la place des Palais et qui deviendrait, ainsi qu'on s'en était aperçu à Londres à pareille époque, un foyer d'infection par l'accumulation des gaz carboniques.

Aujourd'hui, le Projet Maquet n'existe plus que dans la mémoire de certains. Et encore! D'autres ont pris sa place, lesquels, plus heureux, ont vu le jour...

★

En 1961, la rue de la Madeleine connaît parfois encore ces moments de succès, particulièrement à l'approche des fêtes. C'est ici le royaume du bibelot de valeur, du cadeau de goût que l'on aime offrir. Marchand d'objets d'art, de tableaux, d'antiquités, de gravures, de bijoux, se succèdent tout au long de son unique berge. A quelques rares exceptions, tous sont « dans le ton ». Parfois le hasard a fait curieusement les choses, et l'on ne peut s'empêcher de hocher la tête à la vue de ce café bien de chez nous installé là où, en 1884, Monsieur Antoine vendait des articles chinois, tandis que Faber y exposait ses porcelaines précieuses soixante années auparavant.

Puis, soudain, des noms reviennent en mémoire, noms de ruelles disparues qui sillonnaient cette aire à présent aplanie : rue Nuit-et-Jour, dont Henne et Wauters disaient qu'on l'appelait ainsi car il n'y régnait jamais qu'une lueur douteuse; rue des Armuriers, appelée aussi rue du Verger; rue du Ceinturon, rue des Ceinturonniers, rue des Faiseurs de Harnais ou encore rue de la Casquette; rue de la Putterie; rue de l'Homme-Chrétien, dont il ne subsiste qu'un lambeau; Petite rue de la Madeleine; Impasse de la Porte de Bois...

Sans doute la condamnation de certains quartiers lépreux de la vieille ville était-elle souhaitable; sans doute fallait-il utiliser les grands moyens là où l'hygiène était inconnue! Mais combien l'on regrette la chaude intimité, la quiétude accueillante de certaines de nos rues d'antan!

Georges WINTERBEEK.

En page suivante, une photo historique, et, en dernière page, le Projet Maquet.



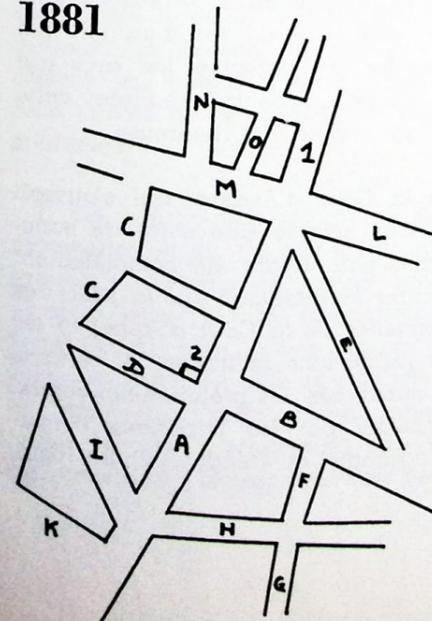
Le local de la Grande Harmonie, en 1909, lors du passage du nouveau roi Albert Ier (à l'extrême gauche).

- A. Rue de la Madeleine.
- B. Rue Duquesnoy.
- C. Rue Nuit-et-Jour.
- D. Petite rue de la Madeleine.
- E. Rue Saint-Jean.
- F. Rue de l'Homme-Chrétien.
- G. Marché aux Fromages.
- H. Rue des Eperonniers.
- I. Rue de la Putterie.
- K. Rue de la Montagne.
- L. Rue de l'Empereur.
- M. Cantersteen.
- N. Rue des Sols.
- O. Rue Saint-Roch.
- 1. Montagne de la Cour.
- 2. Eglise de la Madeleine.

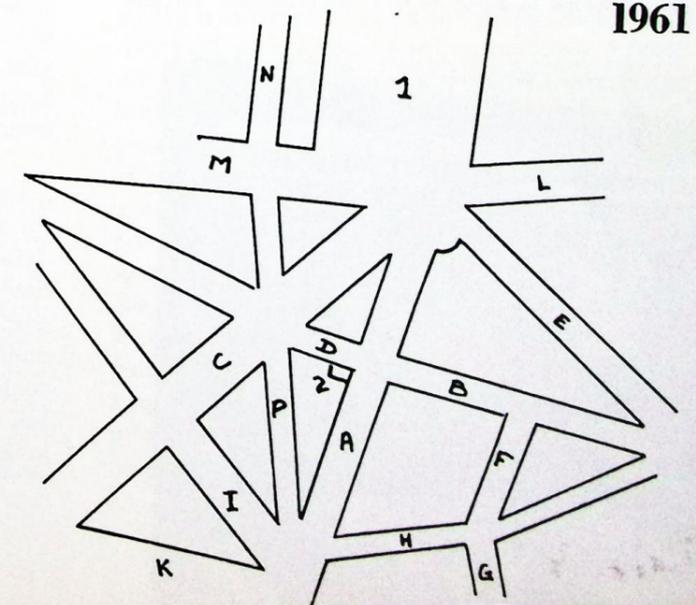
Topographies comparées 1881 et 1961

- A. Rue de la Madeleine.
- B. Rue Duquesnoy.
- C. Boulevard de l'Impératrice.
- D. Putterie.
- E. Rue Saint-Jean.
- F. Rue de l'Homme-Chrétien.
- G. Marché aux Fromages.
- H. Rue des Eperonniers.
- I. Rue Cardinal Mercier.
- K. Rue de la Montagne.
- L. Boulevard de l'Empereur.
- M. Cantersteen.
- N. Rue des Sols.
- P. Rue de l'Infante Isabelle.
- 1. Montagne de la Cour avec le nouveau Mont-des-Arts.
- 2. Eglise de la Madeleine.

1881



1961



PALAIS DE JUSTICE

OU

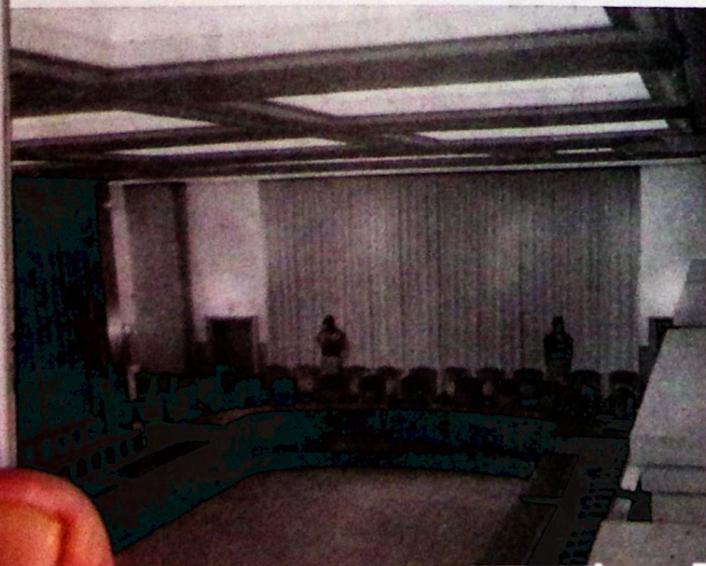
quelques clichés en blanc et noir...

LE buste qui rappelle la mémoire de Joseph Poelaert et qui a été placé sous le portique prestigieux donnant accès au Palais de Justice prend, aujourd'hui, une signification presque symbolique. Effacé, en retrait, on croirait que le Destin l'a condamné à demeurer désormais dans l'ombre et comme à l'écart.

Au moment où il apparut que Poelaert se trouvait dans l'impossibilité de poursuivre l'achèvement de son œuvre, on fit appel à deux de ses confrères, Benoit et Willems. Ceux-ci remanièrent sérieusement les plans de leur prédécesseur. Ils ajoutèrent aux constructions presque achevées, divers éléments qui ne faisaient point partie des projets primitifs. Pour couronner l'ensemble, ils imaginèrent une coupole à laquelle Poelaert n'avait jamais songé. Son lanterneau terminal à lui, restait du plus pur style babylonien, et s'achevait en plate-forme.

Et voici quelques détails qu'il n'est pas inutile de rappeler : la porte de bronze, d'une seule coulée par battant, qui ferme l'entrée, fut dessinée par l'architecte Van Mansfeld. La Minerve de 3,50 m de hauteur qui surplombe le portique lui-même est due au ciseau de Ducaju. Les statues de Cicéron et d'Ulpie, dont s'orne le départ des escaliers extérieurs ont été sculptées par Félix Bouré. Celles de Démosthène et de Lycurgue portent la signature d'Armand Cattier.

La salle des audiences solennelles de la Cour d'Appel, qui remplaça la Salle de la Cour d'Assises, détruite.



Après la guerre de 1940-1945, diverses retouches ont été apportées à la distribution intérieure du bâtiment. M. le Conservateur Storrer fut, en effet, chargé de reconstruire et de restaurer le « Palais », gravement endommagé à la suite de l'incendie allumé par les Allemands et des explosions provoquées par eux. Il dut, en même temps, pourvoir à des aménagements rendus nécessaires par l'extension des services de la Justice. La tâche était extrêmement délicate, et il s'en acquitta très fidèlement, en déployant autant d'ingéniosité que de talent. C'est à lui que revint l'initiative d'avoir adouci l'éclairage de la Salle des Pas Perdus, en remplaçant la verrière blanche par un vitrage doré. Ce qui est d'un fort bel effet. Il fit peindre à l'italienne les arcs qui soutiennent la coupole. Une fois réalisée, cette transformation se révéla fort heureuse.

La Salle de la Cour d'Assises, qui s'ouvrait au rez-de-chaussée comme une sorte de sanctuaire en marbre noir, ayant été complètement détruite, M. Storrer la remplaça par la salle des audiences solennelles de la Cour d'Appel et les auditoires des juridictions militaires. A certains couloirs furent substitués des prétoires nouveaux. Les locaux occupés par les Tribunaux consulaires furent agrandis et étendus. Outre cela,

divers tableaux, dessins et sculptures, empruntés aux réserves de nos musées, vinrent meubler les surfaces restées nues de certains dégagements et vestibules. La plupart de ces modifications répondaient, évidemment, à des nécessités nouvelles. Est-ce à dire que Poelaert les eût approuvées toutes ? L'atmosphère de gravité, de majesté, dont il avait entendu baigner l'ensemble de la bâtisse y a beaucoup perdu, mais force est bien de s'incliner devant les considérations pratiques, dont ces « corrections », ces mises en place improvisées, ces modifications, peuvent se réclamer à peu près toutes. Les surcharges, les raccords, les modernisations se patineront à l'usage, et peut-être finiront-elles par s'estomper. A l'heure actuelle, aucune des cicatrices, aucune des « greffes » ne s'est encore effacée, et on ne peut compter sur rien d'autre, sinon le temps, pour les faire disparaître ou les atténuer.

La part étant faite aux exigences de la vie moderne, on en vient, en ressuscitant par la pensée les grandes lignes des plans de Poelaert, à cette conclusion qu'elles formaient un tout dont l'équilibre avait été calculé avec une science et un génie incomparables. Les symétries et les asymétries répondaient à une volonté longuement préméditée, patiemment calculée, dans le but de concourir à l'harmonie grandiose de la bâtisse. Toucher à Saint-Pierre de Rome, modifier l'ordonnance de Saint-Paul-hors-les-Murs équivaldrait à compromettre irrémédiablement l'impression de grandeur que les architectes voulaient que chacune de ces basiliques communie, dès le seuil, à tout fidèle comme à tout visiteur. La pensée du maître d'œuvre a été altérée en maints endroits. Rien ne permettra plus jamais de la reconstituer telle qu'il l'avait souhaitée.

D'une construction qu'on qualifiait, jadis, de composite, on dit, de nos jours, qu'elle est « baroque ». Le Palais de Justice, sans atteindre le « baroquisme » réalisé, à Barcelone, par l'architecte Gaudi, n'en relève pas moins d'un style baroque, puisqu'il allie et combine des éléments empruntés aux architectures antiques de différentes époques. L'originalité, à la fin du XIXe siècle, consistait précisément dans ces amalgames.



Un aspect du dôme : galerie du 3e étage.

Il ne faut pas chercher ailleurs l'originalité de Poelaert, qui les a élevés à un registre décoratif auquel personne n'avait osé prétendre avant lui. Il lui était encore impossible de développer ses conceptions dans un autre sens. La trajectoire lui était imposée par la technique du temps. La transformation de l'architecture et l'apparition du « modernisme » seront dues à l'emploi du métal, du béton étiré et du verre trempé. Le maître d'œuvre du Palais de Justice ignorait tout du béton, pour la bonne raison que c'est à partir de 1890 seulement que son emploi commença à se répandre. Quant au verre étiré, c'est beaucoup plus tard qu'on l'introduisit dans l'art de la construction. Il est hors de doute que Poelaert a trouvé le moyen d'expression qui répondait parfaitement au but poursuivi : construire un temple monumental dominant de toute sa masse une ville magnifiquement située pour le recevoir. Aux fins de mettre encore mieux ce temple en valeur, il avait, en outre, prévu la création de larges avenues plantées d'arbres. Le projet était grandiose. Les pouvoirs publics s'obstinèrent à ne pas le comprendre. Il était facilement réali-

sable, et la mise en valeur de tous les quartiers riverains de ces vastes voies d'accès eût largement compensé les sacrifices consentis. En 1960, d'aucuns espèrent encore que le nouveau lotissement prévu par les services de l'Urbanisme tiendraient compte, dans une certaine mesure, des dégagements souhaités. Il n'en fut, hélas, rien, et la construction de « buildings » à appartements multiples a ruiné, à tout jamais, tous les espoirs.

Il y a un demi-siècle, les seules sculptures admises à prendre place à l'intérieur du « Palais » se limitaient à celles qui occupaient le couloir de la Cour de Cassation. Effigies austères de quelques juristes, de quelques professeurs de la Renaissance. Cette sombre galerie, éclairée au gaz, le soir, par une demi-douzaine de becs-papillon, était sinistre. Arrangée, requinquée par la suite, elle perdit l'aspect de coupe-gorge qu'elle conserva pendant longtemps. Des bustes de magistrats vinrent, en nombre, augmenter les exemplaires de la statuaire officielle qu'elle contenait déjà. Le Premier Président de la Cour de Cassation Leclercq, par Van Oemberg; les Procureurs Généraux Mestdagh de ter Kiele, par Samuel, et Faider, par Emile Namur, sont des œuvres très représentatives d'un genre ingrat, qui verse si souvent dans le « déclamatoire » ou le « funéraire ».



La galerie des bustes.

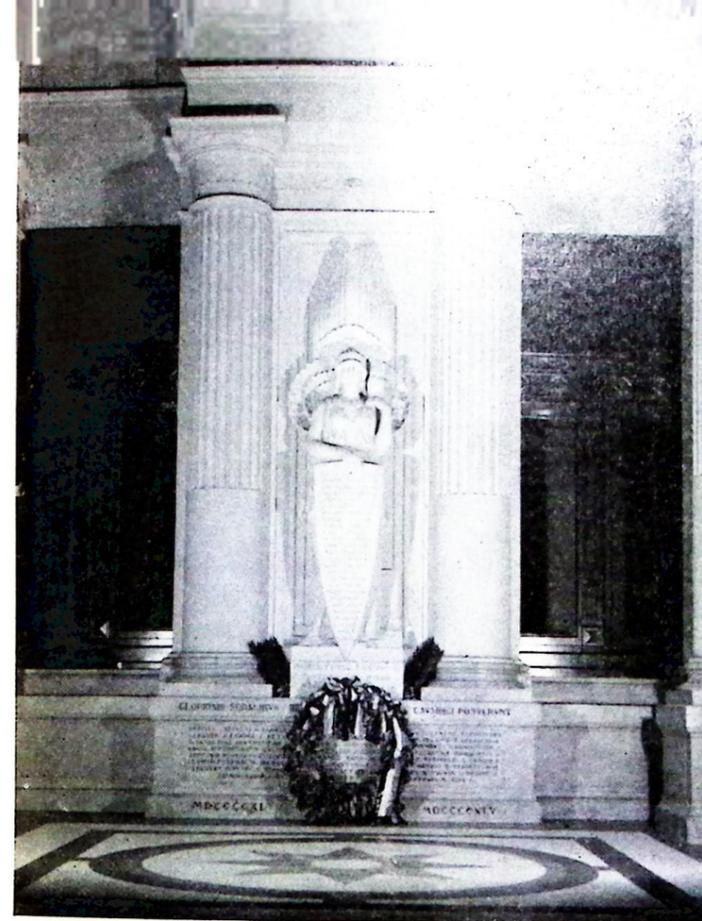
Au rez-de-chaussée supérieur, près de l'entrée principale, ont été disposées trois œuvres d'une qualité exceptionnelle : les bustes en bronze de Paul Janson, par Mascré, de Jules Destrée, par Bonnetain, et de Paul-Emile Janson, par Despiou. Au rez-de-chaussée supérieur, parmi des « marbres » d'une valeur parfois contestable, se détache un Edmond Picard très réussi, qui porte également la

signature de Mascré.

Le « Monument aux Morts », qui occupe le coin gauche du couloir de la Cour d'Appel, a été dessiné par Marnix d'Havelooze. Une Minerve casquée, la chouette allégorique perchée sur son épaule, porte un bouclier où sont gravés les noms des avocats tombés au champ d'honneur, au cours de la première guerre mondiale. Les noms des héros de la guerre de 1940-1945 ont été ajoutés, sur le socle, au lendemain de l'armistice. Ce mémorial forme un ensemble décoratif d'une belle sobriété. Il est d'une ligne et d'une plastique impeccables.

On considérera certainement comme le groupe le plus émouvant celui qui domine l'entrée principale. Selon les intentions de son auteur, Julien Dillens, il était appelé à symboliser « La Justice entre la Clémence et le Droit ».

« Julien Dillens, note Arnold Goffin, a personnifié la Justice en un vieillard auguste, investi



Le « Monument aux morts ».

de tout la majesté d'un aéropagite, les orbites creusées, les traits fatigués de méditations et de scrupules, et dont le visage, pour s'être longuement penché sur les douleurs et les misères humaines, a contracté une expression d'anxiété mélangée de douceur profonde et de grave commisération. Il est assis dans l'attitude de la délibération, entre le Droit qui lui dicte la sentence inévitable et la Clémence qui n'implore que son silence. » Transparaît dans ces personnages comme un écho du Jugement de Salomon, que la charmante figure de femme qui porte son enfant sur le bras, telle une madone tendre et rustique, rend plus vibrant encore.

Cette œuvre magistrale aurait dû être taillée dans le marbre ou transposée dans le bronze. C'est, à vrai dire, une maquette en plâtre. Laisse à l'abandon pendant de longues années, elle s'effritait peu à peu, lorsque M. Storrer intervint et appela un praticien qui entreprit de panser les blessures de ce chef-d'œuvre, de le restaurer et de le bronzer. Le sculpteur Coessens, qui avait suivi les cours de Dillens, à l'Académie, exécuta ce travail avec un zèle et un amour de « pri-

mitif ». Lorsqu'il parlait de son maître, ce vieil homme joignait les mains, dans un geste de prière, tant son émotion était grande. Pour dire le vrai, il n'ignorait rien de l'histoire de ce groupe et, pour avoir vécu aux côtés du célèbre statuaire, il se rappelait tous les détails des événements qui en avaient entouré la gestation et la naissance.

En 1877, Dillens obtint le Prix de Rome. Cette distinction lui permit d'entreprendre un long voyage en Angleterre et en France, puis de traverser l'Italie. Il fit ainsi des séjours prolongés à Naples, à Rome comme à Florence. Il revint alors par l'Autriche et par l'Allemagne. A Florence, fortement influencé par l'art renaissant, il caressa le projet qui — c'est une hypothèse, mais combien vraisemblable — lui fut inspiré par l'exemple de Poelaert, qui était encore en vie à ce moment. Le sculpteur rêva, lui aussi, de décorer et d'orne un temple, mais, dans son esprit, il s'agissait plus particulièrement d'un temple maçonnique. A en croire son biographe, Georges-Marie Mathys, il édifia, en pensée, une vaste « salle de Justice » où le crime, le châtiement, la justice, l'innocence, devaient être synthétisés. Et réalisée, il eut souhaité que l'on en fit un musée où les artistes auraient réuni les plus belles œuvres créées par eux sur cet admirable thème...

Comme le règlement du Prix de Rome lui imposait, après deux ans d'absence, l'envoi en Belgique, aux frais du Gouvernement, de l'un de ses ouvrages, il modela le groupe de « La Justice » à Florence et il l'expédia, en 1880, l'année même de la grande « Worlds fair » organisée à l'occasion du Cinquantenaire de l'Indépendance nationale. Présentée d'abord à Anvers, l'œuvre fut refusée net, à Bruxelles, sous le prétexte, pour le moins inattendu, que l'exécution en était trop lâchée. Dillens se trouvait à Sorrente lorsque la nouvelle de cet échec lui parvint. Son désespoir fut tel qu'il songea au suicide. La « Réforme » publia, en 1897, ce commentaire significatif : « Il fit le pari de traverser le Golfe de Capri à la nage. Le pari fut relevé. Dillens se jeta à l'eau. On s'aperçut qu'il voulait mettre fin à ses jours, et l'on n'eut que le temps de le secourir et de le sauver. »

Paul Janson,
par Mascré.

Jules Destrée,
par Bonnetain.

Paul-Emile Janson,
par Despiou.

Edmond Picard,
par Mascré.





L'œuvre magistrale de Julien Dillens.

Il essaya encore à plusieurs reprises de tirer son « groupe » de l'ombre. Toutes ses démarches restèrent absolument vaines. La maquette, qui se trouvait au Palais des Beaux-Arts, fut transportée au Palais de Justice. On l'y oublia. Après la mort de Dillens, la Commission du Musée d'Anvers décida de l'acquérir, et son exécution en marbre fut décidée en principe. Elle aussi

était née sous une mauvaise étoile, comme le Palais de Justice qui l'avait recueillie...

Lorsque le « Mammouth » raconte cette histoire, lui cependant qui en a vu bien d'autres, son petit œil se mouille, et il devient rêveur. Et, certain jour, on l'a entendu murmurer :

« Ah ! l'ingratitude des hommes ! »

Albert GUISLAIN

Corneille Van Leemputten

peintre - poète

(1841-1902)

LORSQUE nous fûmes mis en possession d'un ouvrage de Georges Eekhoud, notre professeur de littérature à l'École Normale, « Les peintres animaliers de Belgique du XIXe siècle » (1), nous fûmes frappés par une apostille de la main de notre délicat et éminent poète Emile Verhaeren et relative à l'absence dans cet ouvrage de Corneille Van Leemputten : « Fâcheux oubli, Monsieur Eekhoud ! »

Nous nous mîmes aussitôt en rapport avec notre ancien professeur — déjà bien âgé à l'époque — qui essaya de nous expliquer cet oubli, arguant qu'il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer Corneille Van Leemputten ni d'apprécier réellement son œuvre. Il nous promit cependant de rectifier à la prochaine occasion. Pourtant, la rue Albert de Latour, où habitait Corneille Van Leemputten, et la rue du Progrès, où logeait Georges Eekhoud, n'étaient pas fort éloignées l'une de l'autre...

Peu de temps après, l'écrivain n'était plus de ce monde.

Quelques années plus tard, nous fîmes l'acquisition d'un autre ouvrage, plus fouillé, du professeur Dr Joseph Muls, Conservateur honoraire du Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers : « De Boer in de Kunst » (2), où, avec la même stupéfaction — nous allions écrire « révolte » — nous constatâmes ce même oubli.

Nous nous en référâmes aussitôt à l'honorable professeur qui, par la lettre dont nous vous donnons le texte ci-après, nous promit, à son tour, de réparer lors d'une prochaine édition :

Cher Monsieur,

Merci pour votre aimable lettre. Votre appréciation sur mon livre « De Boer in de Kunst » m'a fait grand plaisir.

Vous avez raison de me signaler l'oubli fâcheux de Corneille Van Leemputten. Cet oubli est d'autant plus fâcheux que je connais et apprécie le peintre, qui était représenté au Musée Royal d'Anvers dont j'ai été le conservateur pendant de longues années.

(1) Librairie Nationale d'Art et d'Histoire, 1911.

(2) « Le Paysan dans l'Art » — Davidsfonds 1946 — Keureeks.

1902-1962. — En février 1902 décédait à Schaerbeek un artiste aussi modeste que bon. Sa gloire fut enterrée avec lui. A l'époque n'existaient pas les moyens ou les « spéculations » qui font mousser une œuvre. Les lignes qui vont suivre n'ont aucun but de ce genre. Nous espérons qu'elles intéresseront les Brabançons — et autres Belges — férus d'art probe et sincère.

Pour une édition nouvelle de mon livre, je profiterai de votre intéressante documentation. Je vous suis très reconnaissant.

Croyez-moi, cher Monsieur, et je vous présente l'expression de mes sentiments les plus distingués.

(s.) Joseph MULS.

A M. C. De Rie Dubrunckez, Bruxelles. »

Décidément, nous n'eûmes pas de chance : le Dr Muls n'est plus de ce monde.

A quoi attribuer ces omissions ? Précisément à une modestie exagérée — à la Jakob Smits — de Corneille Van Leemputten qui, pour comble, disparut presque subitement en pleine gloire.

L'église de Werchter.



Que faire alors ? Sans vouloir jouer au redresseur de torts, nous nous sommes résolument mis à la tâche, et nous pouvons dire que l'accueil reçu est partout aussi encourageant que satisfaisant.

Aux jeunes générations, nous croyons bien faire de présenter l'artiste brabançon, et, aux autres, rafraîchir ou rappeler l'œuvre d'un maître de la peinture-peinture, né en 1841 en cette terre de chez nous où coulent le Démer et la Dyle : Werchter, fameux par son clocher bizarre, dans le Hageland aux magnifiques herbages et... à l'époque, de son excellente bière brune...

Il était le fils de Jan-Frans Van Leemputten qui, après avoir été simple paysan, avait fini par devenir... restaurateur de tableaux au Musée de Bruxelles !... Voilà qui peut paraître pour le moins bizarre et demander quelque éclaircissement. Cet homme adorait la nature et l'art et, en son for intérieur, se répétait et se confirmait de plus en plus qu'il avait manqué sa vocation et qu'il était né pour être peintre. Le hasard voulut que le petit paysan de Werchter, tout en ne devenant pas un artiste créateur, gagna une réputation étendue de restaurateur.

Pour compte d'un bourgeois de l'endroit, il avait acheté quelques toiles anciennes, et cela lui avait tellement bien réussi qu'il abandonna la charrue et prit la décision téméraire de se fixer à Bruxelles comme... marchand d'objets d'art.

Sans tarder, avec palette et pinceaux, il était installé devant de faux ou authentiques Van Ostade, Ruysdael, Teniers ou Hobbéma et il s'acquitta si merveilleusement de sa tâche qu'après peu de temps il était connu comme un des plus habiles retoucheurs de Belgique.

Tenace et entêté, notre werchterois avait pris entretemps cette magnifique décision : « S'il ne m'a pas été possible de devenir artiste, eh bien, mes deux fils le deviendront à ma place ! »

Corneille avait alors 10 ans, et un frère, Frans, venait de naître.

Pour vous dire comment Jean-Frans concevait cette façon de « devenir artiste » ressort d'un de ses raisonnements favoris : « Un peintre, comme malheureusement (sic) toutes les personnes de notre époque, doit pouvoir lire, écrire, calculer... Géographie, histoire, sciences, littérature, à quoi tout cela peut-il bien servir ? Tout juste bon pour des instituteurs ! »

On peut se les figurer, dans cet atelier sombre, rempli d'objets et d'antiquités hétéroclites, notre restaurateur, lavant, grattant, ponçant, retouchant — ayant à son côté Corneille qui, d'une main sûre déjà, copiant Ruysdael ou Hobbéma, et lui dire : « Mon fils, un seul moyen pour arriver au but : copier les maîtres anciens, jusqu'à ce qu'on les ait « dans la peau ».

La conclusion en fut que le jeune Corneille, qui admirait la nature, ne manqua pas, dès « qu'il l'eut dans la peau », d'aller planter son cheval et où bon

lui semblait. Peindre à l'air libre, sous beau soleil comme sous le ciel gris ! Voilà l'idée !

Où ira-t-il pour cela ? Pas bien loin de chez lui, pour commencer (3).

Il retournera à son village, un des plus beaux sites du Brabant. Dans une nature opulente qui y colore la campagne, la Dyle et le Démer en font une contrée des plus fertiles et riantes. Ce n'est qu'une suite de beaux paysages variés qui, certes, doit inspirer l'amour de l'art à quiconque aime la nature et ses mille et une beautés. Il est donc tout naturel qu'un artiste qui y a vu le jour se sente poussé à fixer sur la toile ces champs, ces bois, ces prés, témoins de ses premiers jours comme de ses premières impressions artistiques.

Dans la Campine — tant brabançonne qu'anversoise — incomparable pour la poésie et les sentiments profonds que dégagent ses étendues un peu tristes, un peu monotones, mais combien pénétrantes d'éloquence intérieure ? Nulle part, la nature n'offre des sites plus intéressants et des horizons plus larges...

Doué d'un sentiment de poésie inné, ce gros et timide garçon est un oseur, sincèrement épris de nature, et qui abhorre les trucs conventionnels.

Déjà, en 1875, dans la « Revue du Salon », l'éminent critique L. Solvay (4) écrivait :

« Les moutons ont trouvé en C. Van Leemputten, à la fois un peintre et un poète. Ce tableau renferme de la grâce et de la fraîcheur et évoque une sentimentalité qui charme et qui plaît. Cette toile, une des meilleures du Salon, peut s'appeler une petite épopée de la vue rustique; elle réalise absolument le but de l'artiste consciencieux de ne pas peindre le tableau pour les animaux, mais les animaux pour le tableau. Paysages, figures et bêtes, chacun y conserve une importance relative et ne l'absorbe pas tout entière à son profit : voilà pourquoi le troupeau de M. Van Leemputten est une œuvre de valeur. »

En 1876, lors du Salon d'Anvers, G. Lagye, dans « La Fédération Artistique » :

« Très sobre et très beau aussi, l'Intérieur d'Étable de M. Corneille Van Leemputten. Ce n'est point fraîchement lavés et peignés, comme ceux de M. Verboeckhoven, que l'artiste voit ses moutons. Il les comprend et les traite à la Charles Jacque, dans leur vérité rustique, dans leur réalisme et pittoresque en malpropreté. Foin du lignon, où les céladons en maillot rose tendre font baigner leurs troupeaux de laine zéphyr. C'est dans les mares boueuses, le long des chemins détremés que les siens ont ramassés leur carapace gris-vert et maculé leurs pieds encor-nés. L'étable qui les abrite et la paysanne qui les soigne ne sont pas expurgées de leurs tares ori-

(3) Nous possédons une de ses études aquarellées de l'époque, ainsi que d'innombrables crayonnages.

(4) Connaissant la compétence et l'autorité de ce critique, les artistes étaient déjà très heureux lorsqu'ils furent simplement cités par cet homme, d'une sévérité exceptionnelle. Que dire alors de la présente critique !



ginelles et puérilement enjolivées. Aussi, tout vit-il, travaille et ressort dans cette peinture savante, à force de naïveté. M. Van Leemputten ne traite pas avec moins de supériorité les sujets de plein air. Son Troupeau se meut dans une atmosphère vibrante et fluide qui estompe les lignes sans les altérer et contourne les reliefs. Quant à la coloration, elle demeure essentiellement flamande. M. Van Leemputten est destiné à un brillant avenir. »

Ce brillant avenir, il l'acquiert sans tarder, et nous pourrions facilement écrire tout un volume en analysant ou en reproduisant tout simplement ce que la presse de l'époque, tant étrangère que du pays, relatait d'élogieux au sujet de ce travailleur infatigable. Que ce soit dans « La France Illustrée », « Le Journal des Arts », à Paris, le « Gil Blas », « La Vigie Algérienne », « Le Journal de Bordeaux », « Architect », de Londres, « L'Avenir de la Nouvelle-Orléans » et bien d'autres encore, tous sont unanimes à reconnaître la valeur incontestée du maître, qui fut créé Chevalier de l'Ordre de Léopold et de la Légion d'Honneur.

Sa mort prématurée et inattendue, en 1902, attrista ses nombreux amis du monde artistique et intellectuel. Feuilletant « Le Messenger de Bruxelles », « Le Petit Bleu », « La Réforme », « L'Eventail », « L'Indépendance », nous en citons volontiers un extrait :

« Le décès d'Alfred Cluysenaer vient d'être suivi d'un décès nouveau dans le monde des arts. Le peintre animalier Corneille Van Leemputten beau-frère de notre confrère Courtmans (5), de « L'Indépendance », est mort lundi.

Il acquit dans le métier de paysagiste une notoriété qui l'éleva au niveau de Jacque, le célèbre paysagiste français, qui trouva en lui un collaborateur précieux (6).

Voici, du peintre-poète, « Jour ensoleillé » (mars). N'y voyez-vous pas là comme une promesse de printemps ? (Au Musée d'Anvers)

Ses envois aux expositions étrangères furent très appréciés : à Reims, à Alger, à Londres, à Bordeaux, à Saint-Louis (E.-U.), à Munich, à Cologne, à Chicago, ses œuvres furent disputées par de nombreux connaisseurs.

A Gand, Van Leemputten se vit décerner la médaille d'or, et le Gouvernement français lui conféra, il y a quelques années, la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. (« Messenger de Bruxelles ».)

Tous ces honneurs, toutes ces médailles, Corneille Van Leemputten les avaient acquis tout seul, sans jamais avoir obtenu le moindre soutien de l'Etat; le mérite en

est d'autant plus élevé.

Nous ne voudrions pas clore sans reprendre la fin d'un de nos articles paru dans une revue de juillet-août 1960 (7) :

« ... d'un texte autographe du discours que prononça le poète Nestor de Tière à la soirée organisée en l'honneur de l'artiste à l'occasion de sa nomination dans l'Ordre de Léopold, nous extrayons et traduisons la finale :

« Être artiste d'une race solide, ce qui veut dire : avoir un esprit brillant et de la gaieté de cœur; jouir largement de la vie; vider jusqu'à la lie le calice de cette vie malgré l'amertume qui s'y trouve quelquefois; peiner avec amour pour le foyer, frayer gaiement de bons amis, être noble et compatissant pour qui est triste et miséreux et, surtout, être humble, malgré son accession à la gloire — voilà le signe du réel artiste !

Pareil artiste, ami Van Leemputten, tu l'es, et si une distinction arriva sur une poitrine, c'était bien la tienne ! Avec fierté, nous te saluons ! Tu produis des œuvres innombrables, et ton nom sera conservé par les générations futures comme l'un de nos plus grands peintres flamands ! »

Hélas, trois fois hélas ! les gloires passent et, il n'y a pas bien longtemps... un critique d'art ne connaissait pas l'artiste !... Il m'a demandé de la documentation à son sujet... Tombé dans l'oubli, même de ceux qui devraient le défendre...

Sic transit gloria mundi !

C. DERIE DUBRUNCQUEZ.

(5) Fils de notre romancière flamande : Mme Courtmans, née Berghmans.

(6) Nous possédons quelques preuves dessinées de cette collaboration.

(7) de la Générale.

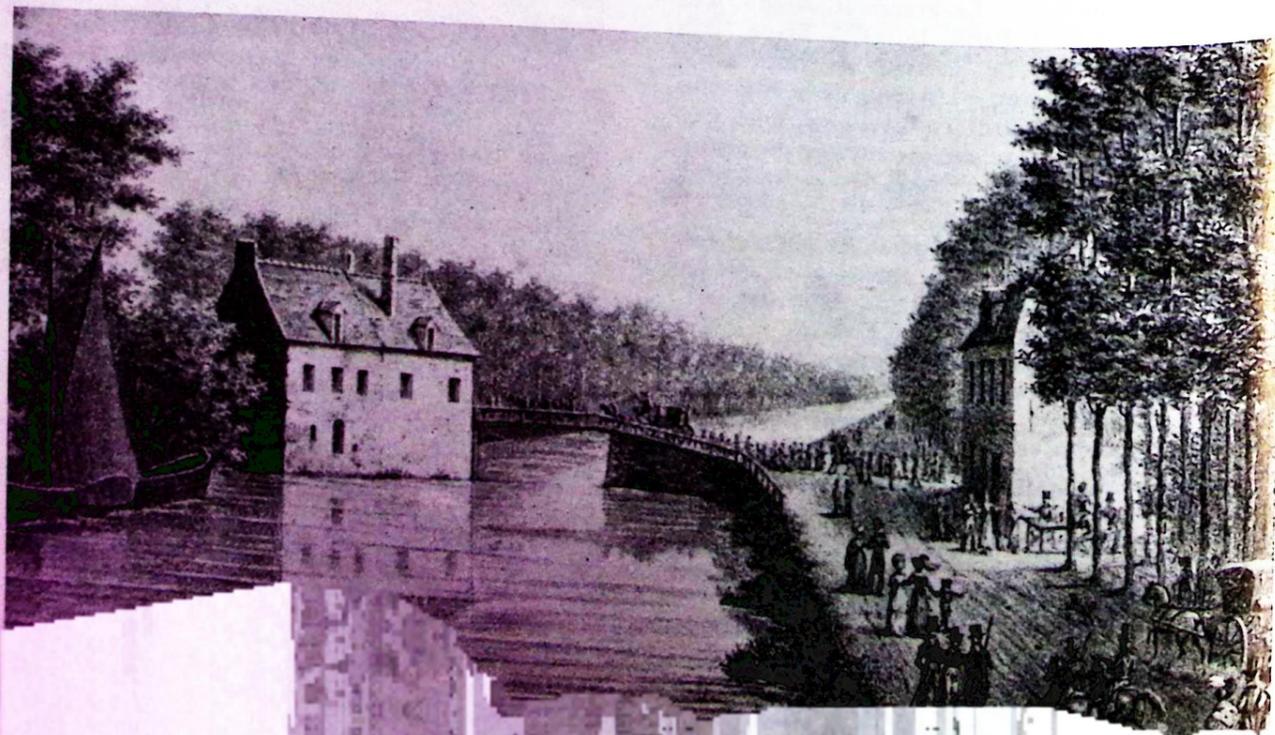
L'Allée Verte,

« AUCUNE VILLE EN EUROPE NE POSSEDE UNE PROMENADE EXTERIEURE COMPARABLE A CELLE APPELEE A BRUXELLES L'ALLEE VERTE. »

Ainsi s'exprime Monsieur Paquet-Syphorien dans le « Voyage Historique et Pittoresque fait dans le Pays-Bas » qu'il publie en 1825. Que dirait cet aimable chroniqueur s'il revenait aujourd'hui parmi nous ? A coup sûr, il ferait des yeux ronds et ne tarderait pas à s'exclamer : « Aucune ville en Europe ne possède aussi peu de promenades que celle appelée Bruxelles ! » Car nous en sommes là ! Il n'y a plus place en notre cité pour les derniers promeneurs de la civilisation fonctionnelle, et l'avenue Louise elle-même, qui succéda à l'Allée Verte voici quelque trois quarts de siècle, se réserve à présent l'exclusivité des tramways « en site propre » et des holidés emballés. Il faut donc se contenter des ultimes poumons de verdure perdus parmi cent autres poumons d'acier : le parc de Bruxelles, le Mont-des-Arts, les jardins du Palais d'Egmont, sorte d'univers concentrationnaire des obstinés flâneurs de chez nous.

Que nous voilà loin de cet an 1623 où l'Archiduchesse Isabelle, par un pèlerinage à Laeken, lançait la mode de déambuler le long du canal sur la rive Est. La coutume fut adoptée par la meilleure et la moins bonne

*L'Allée Verte au pont de Laeken, en 1825.
(Dessin de Madou.)*



Cours de Bruxelles

société. En peu de temps, la nouvelle habitude devint une véritable promenade où chacun rivaliserait de luxe et d'élégance. Son nom fut tout trouvé : on l'appela le Tour-à-la-mode. Cela fleurait son petit Paris et jetait sur la ville une note cristalline que l'étranger nous enviait.

Voici d'ailleurs ce qu'en dit le « Guide Fidèle dans Bruxelles, ouvrage curieux et utile », paru en 1760 : « Les bords du canal forment un prospectif charmant, une belle promenade et un paysage riant et agréablement mêlé. L'Allée Verte, située à sa droite, célèbre par le cours qu'y forment les carrosses dans la belle saison, est le rendez-vous d'une nombreuse noblesse des deux sexes, qui y vont prendre l'air et le plaisir de la promenade. Le côté gauche de ce canal n'est pas moins beau ni moins fréquenté : il ne doit pas céder à l'autre en beauté, mais il est moins commode pour les carrosses. En remontant le quai du canal par la droite, on trouve la chapelle de Sainte-Croix, attachée à une maison de discipline, où l'on corrige les femmes et filles qui tombent dans des excès. Vis-à-vis, sur le bord du canal, est un petit édifice surmonté d'un dôme, orné d'une horloge et quadrants qui marquent l'heure, et surtout un petit pour indiquer au public le départ des barques pour Anvers : ce qui change tous les jours selon le flux et le reflux de la mer, et c'est là le lieu même où l'on s'embarque. »



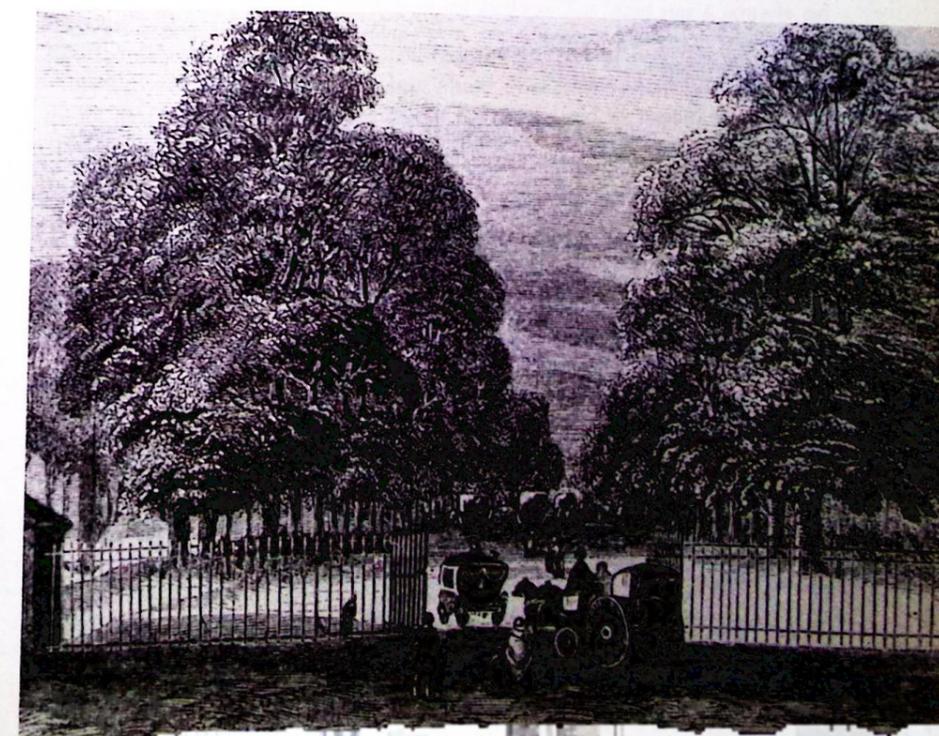
Le Porte Guillaume et le restaurant des Champs-Élysées, en 1825. (Dessin de Madou.)

son entrée en 1815. Cette belle promenade fut plus célèbre au milieu du siècle dernier qu'à présent, par le cours des voitures, l'affluence des jeunes gens et l'élégance des dames qui vont y étaler, les jours de fêtes et dimanches, tout ce que l'empire frivole de la mode a de charmes. L'Allée Verte est toute l'année pour Bruxelles ce que Longchamp est pour Paris pendant la Semaine Sainte. »

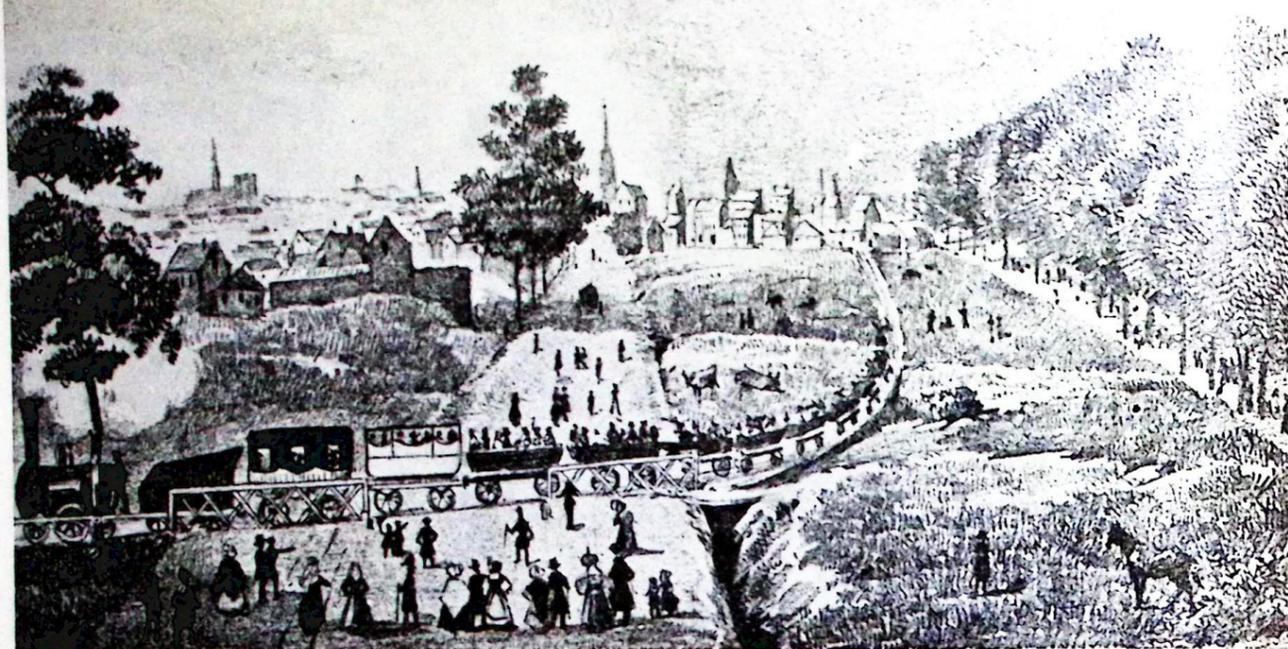
On n'est pas plus flatteur, et nos regrets de ne plus posséder l'Allée Verte sont d'autant plus grands que les éloges que les auteurs lui adressèrent sont nom-

breux. Écoutons encore l'opinion de De Cloet dans son « Voyage Pittoresque dans le Royaume des Pays-Bas (1825) » : La belle promenade de l'Allée Verte est sans rivale dans les environs de Bruxelles, et presque la seule où, dans les beaux jours de l'été, l'on puisse jouir de quelque fraîcheur. Trois allées plantées d'arbres s'y prolongent, l'espace d'un quart de lieue; les deux latérales ombragent les modestes piétons, tandis que, dans celle du milieu, d'élégants cavaliers et des équipages brillants déploient leur luxe fastueux. De l'autre côté du canal, une double rangée d'arbres forme un berceau continu et se prolonge comme l'Allée Verte jusqu'au pont de Laeken. De ce Colin de Plancy, en 1827, dans son Dictionnaire de la Ville de Bruxelles, renchérit : « L'Allée Verte est une des plus belles promenades de Bruxelles. Elle commence à une grille formée de piques dont les pointes sont dorées qui est dans l'alignement du nouveau mur de Bruxelles, près du canal; elle présente une avenue pour le cours des voitures et deux avenues latérales pour les piétons, l'une au bord du canal, l'autre au bord des prés, sur une longueur d'un mille anglais; les arbres sont de vieux tilleuls, plantés dans le dix-septième siècle. Lorsqu'en 1746 le Maréchal de Saxe vint assiéger Bruxelles, et attaquer les ouvrages de la porte de Schaarbeek, qui étaient le côté le plus fort de la place, les Dames le firent prier d'épargner l'Allée Verte, située au-dessus de ces ouvrages, dont son armée commençait à abattre les arbres. Il acquiesça sur-le-champ à leur demande. C'est par cette allée que Napoléon Bonaparte fit, en 1803, son entrée à Bruxelles. Il y avait, au commencement de cette superbe avenue, un arc de triomphe en toile peinte, qui imitait celui de Vespasien et représentait les victoires d'Italie et d'Égypte. L'Allée Verte fut illuminée avec une magnificence qu'on n'a pas encore pu surpasser, quoiqu'on l'eût fait depuis dans toutes les réjouissances publiques. C'est aussi par l'Allée Verte que le Roi des Pays-Bas fit

breux. Écoutons encore l'opinion de De Cloet dans son « Voyage Pittoresque dans le Royaume des Pays-Bas (1825) » : La belle promenade de l'Allée Verte est sans rivale dans les environs de Bruxelles, et presque la seule où, dans les beaux jours de l'été, l'on puisse jouir de quelque fraîcheur. Trois allées plantées d'arbres s'y prolongent, l'espace d'un quart de lieue; les deux latérales ombragent les modestes piétons, tandis que, dans celle du milieu, d'élégants cavaliers et des équipages brillants déploient leur luxe fastueux. De l'autre côté du canal, une double rangée d'arbres forme un berceau continu et se prolonge comme l'Allée Verte jusqu'au pont de Laeken. De ce



L'Allée Verte vers 1830. (Dessin paru dans « La Belgique Monumentale ».)



Le premier chemin de fer de Bruxelles à l'Allée Verte, en 1835.

pont, que la régence a fait construire à neuf en 1825 en fer coulé, on jouit d'une vue délicieuse. L'œil perce à travers les arbres réfléchis dans une eau claire et tranquille, et se repose ou sur des gras pâturages remplis de bétail, ou sur le riant tableau d'une ville opulente et bien bâtie qui couronne l'horizon.»

En ce temps-là, l'Allée Verte commençait à l'emplacement de l'actuelle Porte d'Anvers, ancienne Porte de Laeken. Cette dernière, baptisée Porte Napoléon en l'honneur de l'Empereur, fut démolie en 1808. On la remplaça par une barrière flanquée de hauts piliers disgracieux. En 1817, cette nouvelle Porte de Laeken fut abattue à son tour, et l'on éleva un monument destiné à perpétuer le souvenir de l'entrée à Bruxelles de notre nouveau souverain. On l'appela Porte Guillaume. L'architecte Suys en fournit le dessin, tandis que le sculpteur Van Gheel fournit le bas-relief de l'attique représentant le bourgmestre Vanderfosse remettant les clés de la ville au Roi des Pays-Bas. On plaça également deux statues allégoriques colossales. Van Gheel reçut pour l'ouvrage la somme rondelette de 8.000 florins. Mais l'existence de la nouvelle porte fut éphémère. Les événements de 1830 l'endommagèrent fortement, si bien qu'il fallut la démolir en grande partie en 1838.

LA PREMIERE LIGNE DE CHEMIN DE FER

Entretemps, l'Allée Verte avait été le témoin d'un événement historique d'importance : l'inauguration de la première ligne de chemin de fer, en 1835. On ne devine qu'à grand peine, aujourd'hui, ce qu'une telle initiative avait de téméraire. Les oppositions furent aussi nombreuses que violentes, et il fallut toute la ténacité d'un Léopold Ier et d'un Charles Rogier pour faire échec

aux détracteurs. On parla de ruine, de famine, de désastre national.

Tout cela n'empêcha pas une foule compacte de se diriger vers l'entrée de l'Allée Verte, où le « premier essai de la voie de fer » avait son point de départ. Rien ne manquait à la réussite de la brillante cérémonie : ni la « drache » nationale, ni l'inévitable Grande Harmonie, sans laquelle plus rien n'était possible à Bruxelles. Trois convois attendaient le signal du départ : la Flèche, le Stephenson et l'Eléphant. Tous étaient confiés à des mécaniciens anglais dont la patrie avait déjà dix ans d'avance sur le continent. Nul mieux que Joë Dirix de Ten Hamme n'a décrit le « coup d'envoi » de cet extraordinaire événement : « Un petit coup de trompette met fin aux bagatelles de la porte, tous les voyageurs du premier train se hissent comme ils peuvent en voiture. Tout à coup, la Brabançonne retentit : c'est le roi Léopold Ier, suivi de ses aides de camp et de tout un brillant état-major, qui vient assister au premier pas d'une expérience nouvelle qui doit illustrer son règne. La foule l'acclame avec une vigueur inouïe. Bientôt un second coup de trompette avertit les voyageurs qu'ils ont à se cramponner fortement aux banquettes au moment du départ. Enfin, le signal est donné par un troisième coup de trompette : le canon tonne, toutes les musiques jouent à la fois, un long frémissement s'élève du public innombrable qui se trouve massé dans les prairies jusque dans les plaines de Monplaisir ! Le remorqueur souffle — il ne sifflait pas encore ! — de longs flots de fumée s'élèvent dans les airs !

Non ! non ! non ! comme s'écriait un de mes contemporains, qui a décrit les mêmes impressions, il est impossible de se figurer la sensation, si on ne l'a pas éprouvée soi-même, de se voir entraîner une première fois par la

vapeur, quand on a toujours été dans les diligences du bon vieux temps !

Le spectacle qu'il me fut donné alors de contempler est absolument inénarrable. Malgré le temps épouvantable — il pleuvait à torrents — toutes les plaines de Bruxelles sont couvertes d'une foule compacte accourant de tous les villages environnants à plusieurs lieues à la ronde.

La vue de ce premier train, tout pavoisé de drapeaux, orné de guirlandes, de fleurs et de verdure, s'avancant poussé par une force inconnue, à une vitesse relativement énorme, laissant après lui un long panache blanc dans les airs, était bien faite pour impressionner vivement les imaginations. Aussi, ces naïfs campagnards témoignaient leur ahurissement sous tous les modes imaginables. Les uns, la bouche ouverte, semblaient pétrifiés sur place; d'autres levaient les bras au ciel; les femmes s'agenouillaient, se signant dévotement. Et ce spectacle continuait pendant un trajet de quatre lieues ! Non ! le souvenir d'une pareille scène ne peut s'effacer de la mémoire, et, certes, dans l'enthousiasme de ce grand jour, l'instinct du peuple avait mieux compris que celui de ses chefs la grandeur de l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour l'humanité. »

Hélas, l'Allée Verte vivait ses dernières années. Avec la création de l'avenue Louise et du Bois de la Cambre, en 1864, le peuple de Bruxelles allait la délaisser progres-



Le canal et l'Allée Verte vers 1900.

sivement pour l'abandonner tout à fait à la Belle Epoque. N'empêche ! Durant deux siècles, elle avait été le pôle d'attraction, le rendez-vous chic des étrangers autant que des Bruxellois. Durant deux siècles, elle avait rivalisé avec les plus belles promenades des grandes capitales de l'Europe, et, longtemps, la fierté de parcourir l'Allée Verte de Bruxelles valut celle que l'on éprouve aujourd'hui à descendre les Champs-Élysées.

Georges RENOY.

L'Allée Verte en 1845. Dessin de Louis Huart, gravure de H. Mors, communiqués par M. Th. Falk, éditeur. (Photos G. Winterbeek.)



SOUVENIRS ESPAGNOLS

en Brabant

DE tous les pays qui ont entretenu des relations avec les anciens Pays-Bas, l'Espagne est un de ceux qui ont laissé le plus de souvenirs. Non seulement ceux qui proviennent d'une époque qu'on nomme « espagnole » et qui s'étend sur près de deux siècles, mais aussi ceux qui sont le résultat de relations commerciales, culturelles ou spirituelles.

C'est surtout de ces souvenirs pacifiques que je me propose d'entretenir aujourd'hui les lecteurs de cette revue, en ce qui concerne la province de Brabant. Non seulement je ne prétends pas avoir épuisé le sujet, car on en trouve tous les jours de nouveaux souvenirs; mais dans l'espace limité d'un article, je ne puis même citer tous ceux que je connais. En effet, ce sujet est tellement vaste, ces souvenirs sont tellement nombreux, qu'il me semble que j'en trouverais toute ma vie, si cela était le but de mon existence.

Qui ne connaît pas ces « maisons espagnoles », qui ne sont pas espagnoles, bien entendu, mais qui ont reçu cette appellation parce que leurs propriétaires étaient des Espagnols, parce que des Espagnols les ont habitées, ou parce qu'à ces maisons se rattache un certain souvenir espagnol dont on a, généralement, perdu la mémoire.

Et les « briques espagnoles » ? Ces fameuses briques, dont on a fait une si importante moisson à l'occasion des démolitions parfois bien malheureuses, provoquées par les travaux de la Jonction Nord-Midi, de la Bibliothèque Albertine, qui ont entraîné la destruction du beau jardin du Mont-des-Arts, et de tant de ponts et de tunnels. Et bien, ces « briques espagnoles » ne sont pas non plus espagnoles, mais elles ne constituent pas moins un souvenir espagnol, un souvenir de cette époque dont elles ont tiré le nom et où elles étaient le principal matériau de construction de ces maisons dont nous admirons, encore aujourd'hui, les beaux pignons, les élégants frontons.

Maisons et briques. Nous voyons que ces deux éléments sont encore désignés aujourd'hui par la population avec le nom d'« espagnol ». Je pense, donc,

que la ténacité que montre le peuple belge en continuant à désigner de ce nom ces maisons et ces briques, nous autorise à les considérer comme des souvenirs espagnols. C'est ce que nous faisons avec plaisir.

Mais, tout en étant une partie assez importante par leur nombre et intéressante par la ténacité de la population à conserver ces appellations, cela ne constitue qu'une part restreinte des souvenirs, car ceux-ci s'étendent, et on les trouve dans tous les domaines.

Souvenirs laissés par des personnalités qui ont séjourné dans le pays. Et nous citerons seulement, parmi beaucoup d'autres, l'humaniste et pédagogue Luis Vives, disciple et ami d'Erasmus, que celui-ci avait en grande estime. Il habita la rue de Diest à Louvain, où il enseignait les belles lettres. Il est mort à Bruges, où un buste a été érigé à sa mémoire, il y a quelques années.

Antonio Pérez, juriconsulte. Fort jeune, il est venu dans les Pays-Bas, étudia à Louvain le droit, reçut le bonnet en 1616 et enseigna cette science. Il a été conseiller des rois Ferdinand II et Philippe IV. Il décéda à Louvain en 1672. Et il a laissé plusieurs ouvrages intéressants.

Juan Van Halen, général espagnol, descendant d'une famille belge. Lorsqu'éclata la révolution de 1830, il se trouvait à Bruxelles. Il a été chargé par Charles Rogier de l'organisation et du commandement des forces belges et du gouvernement du Brabant, devenant ainsi un des artisans de l'indépendance de la Belgique. Plus près de nous, — il y a encore des personnes qui l'ont connu — nous pouvons aussi citer le marquis de Villalobar, ambassadeur d'Espagne à Bruxelles qui, alors que la Belgique traversait des moments très durs et très pénibles, accomplit une œuvre humanitaire digne d'éloges en faveur de la population belge.

La Maison du Roi d'Espagne, ancienne Maison des Boulangers, construite en 1696. Au centre, sur un fond de canons et de drapeaux, se trouve le buste du roi d'Espagne Charles II.



Souvenirs laissés par des artistes : des musiciens comme Isaac Albéniz, qui suivit les cours de Gevaert au Conservatoire de Bruxelles et qui donna dans la capitale un concert qui lui permit de gagner l'argent nécessaire pour faire un voyage à Weimar, où il désirait rencontrer Franz Liszt.

Enrique Fernández Arbós, violoniste, directeur d'orchestre et compositeur, qui, avec une bourse de l'Infante doña Isabel, vint à Bruxelles où il suivit pendant plusieurs années les cours du Conservatoire sous la direction de Vieuxtemps, recevant à 15 ans le prix d'excellence et de capacité.

J. de Guridi, compositeur qui séjourna à Bruxelles pendant deux ans, suivant les cours de Joseph Jongen. Et tant d'autres.

Des artistes du chant et des danseuses : Maria Felicia Garcia, « La Malibran »; Maria Mercé, « La Argentina ». Des peintres tels que Dario de Regoyos et José Maria Sert. Et tant d'autres personnalités que nous ne citerons pas, étant limité par l'espace d'un article.

Je me suis souvent préoccupé de connaître l'époque des premiers souvenirs espagnols en Belgique. Et, délaissant ceux que les fouilles entreprises un peu partout dans le pays — j'ignore si, à l'heure présente, on en a déjà découvert en Brabant — ont mis au jour de ces vases campaniformes dont on sait qu'ils proviennent de la péninsule ibérique et qu'on trouve jusqu'en Grande-Bretagne. Ne tenant pas compte de ces souvenirs par trop éloignés et qui n'appartiennent pas à l'histoire, je pense que nous pouvons dire que les premiers souvenirs espagnols en Brabant sont ceux rapportés par les pèlerins qui revenaient de Saint-Jacques de Compostelle.

En effet, ces pèlerins rapportaient non seulement des souvenirs oraux, qu'ils transmettaient aussi oralement, mais certains ont laissé des récits : histoires fantastiques et merveilleuses que l'on racontait au moyen âge. C'était des aventures vécues, car le voyage jusque cette terre lointaine de Galice, à l'extrême ouest de la péninsule ibérique, « Finis terrae » des Romains, ce voyage était long et périlleux, et beaucoup de ceux qui l'entreprenaient ne revoyaient plus le sol natal et succombaient soit victimes des malfaiteurs qui les guettaient pour les dépouiller de leurs



L'émouvante image de N.-D. de la Solitude, en l'église de La Chapelle, à Bruxelles.

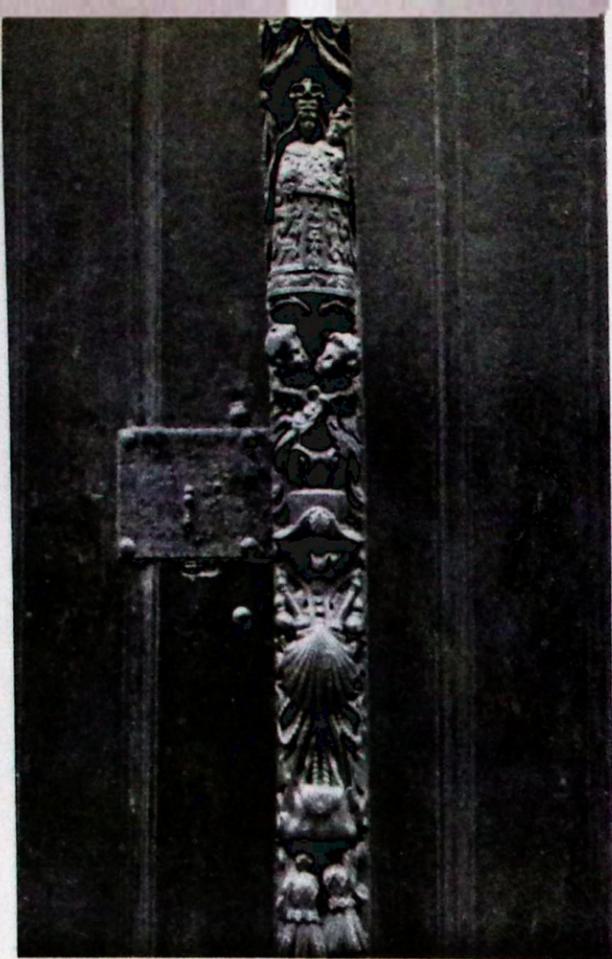
biens, soit victimes de la fatigue ou des éléments : le froid et la chaleur excessifs. Et ceux qui avaient le bonheur de rentrer dans leurs foyers et de revoir leurs parents, ceux-là avaient beaucoup à raconter.

A part ces souvenirs oraux ou écrits, les pèlerins rapportaient aussi d'autres souvenirs. Ils rapportaient des objets, qui étaient, en général, des objets du culte : images de saints, surtout de saint Jacques. Un de ces objets, le plus courant, le plus populaire et aussi le plus économique, car il ne coûtait rien, était la « vieira », connue dans les pays de langue française sous le nom de : « Coquille Saint-Jacques ». A l'origine des pèlerinages, la « vieira » était comme un document, comme une pièce justificative, que le pèlerin rapportait pour montrer qu'il avait

réalisé le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Cette coquille, on la trouve dans presque toutes les églises du Brabant, car non seulement elle est portée par l'image de saint Jacques, mais la portent aussi celles des saints pèlerins comme saint Roch, saint Guidon, etc., car cette « vieira » est devenue le symbole des pèlerins.

Le souvenir de ces pèlerinages se retrouve encore dans le Brabant sous d'autres aspects. Et, à l'ombre des vénérables ruines de l'Abbaye de Villers, vit une société folklorique dénommée « Les Pèlerins de Saint-Jacques ». Cette société, qui perpétue le souvenir de ceux qui entreprenaient le fameux voyage à Compostelle, se produit une fois l'an, à l'occasion de la Ducasse locale, et ses membres jouent un jeu qui représente une scène de départ de pèlerins pour la Galice.

Le sujet des pèlerinages à Compostelle est si vaste et l'influence qu'ils ont eue dans toute l'Europe est si grande qu'elle se manifeste même dans la législation de certains pays, car il existait ce qu'on a appelé les « pèlerinages judiciaires ». Et nous voyons que, pour la violence de son langage envers la mémoire de Charles le Téméraire, qui venait de mourir, un habitant de Jodoigne, Antoine de Lettre, fut condamné à faire le pèlerinage à Compostelle et à une amende de 12 florins du Rhin (1). Et Jean Lambert, de la même ville, pour avoir proféré des paroles injurieuses contre le même prince, s'est vu



Le mauclair de la porte d'entrée de Notre-Dame-au-Rouge montre les attributs du pèlerin.

condamner à « partir pour l'île de Chypre, y rester un an et un jour, repartir trois jours au plus après son retour pour aller à Saint-Jacques en Galice, et enfin, après être revenu d'Espagne, se rendre encore à Rome; défense lui fut faite de réparaître en Brabant sans avoir accompli ces prescriptions, sous peine de mort et de confiscation des biens ».

Nous voyons donc partout la trace de ces pèlerinages, car rare sera la ville du Brabant qui ne possède pas une église, une porte, une tour, une rue, ruelle ou impasse qui ne porte le nom de saint Jacques, ou, comme à Louvain, une « rue des Pèlerins ».

Dans les langues et les dialectes du pays se trouvent aussi de nombreux souvenirs espagnols. Et je citerai seulement : « Amigo », qui désigne une prison ou maison d'arrêt qui, en brabançon, s'appelait « Vrunte », qui veut dire enclos, lieu fermé d'où l'on ne peut s'échapper. Il paraît que les Espagnols confondirent « vrunte » avec « vriend » et traduisirent directement en castillan, ce qui donna « amigo ». « Bazouef », restes de restaurant, provient, paraît-il, de l'espagnol « bazofia », qui signifie ratatouille, mais, dans le langage figuré, veut dire aussi objet sale, sans valeur. « Schampavie » pourrait provenir du

mot espagnol « escampavia », qui désigne une embarcation employée par les douaniers pour la répression de la contrebande. Il existe aussi en espagnol le verbe « escampar » qui veut dire cesser de pleuvoir, et qui, dans le langage vulgaire, signifie débarrasser un lieu, le faire évacuer. Et tant et tant d'autres...

Je suis heureux de pouvoir signaler aux lecteurs de « Brabant » la parution récente d'un intéressant ouvrage de M. Herbillon, qui a pour titre : « Eléments espagnols en wallon et dans le français des anciens Pays-Bas » (2). Ceci répond en partie au vœu que j'exprimais dans ma conférence à la tribune de la « Fédération Touristique du Brabant », en mars 1959. Souhaitons qu'un autre savant entreprenne le même travail pour la langue flamande.

On pourrait en dire long sur ce sujet; mais comme je ne peux pas abuser de l'espace de cette revue, je citerai rapidement quelques souvenirs que l'on peut voir dans quelques villes du Brabant et à Bruxelles.

A Vlesembeek, on voit dans, l'église Sainte-Marie, une madone en bois polychromé vêtue à la mode espagnole. Sur le socle, on peut lire l'année 1589. L'église de Merchtem garde aussi une madone vêtue à la mode espagnole.

A Tervuren, le Monastère des Capucins a été fondé par l'Archiduchesse Isabelle, en 1626, et inauguré l'année suivante. La chapelle de la même localité, édiflée en 1617, est un don des Archiducs Albert et Isabelle.

La chapelle royale de Waterloo a été construite à la suite d'un vœu du roi d'Espagne Charles II, pour implorer la Providence de lui donner un descendant mâle. La première pierre fut posée le 26 juin 1687, en présence du Gouverneur général des Pays-Bas, le marquis de Gastañaga.

Le château de Rixensart fut construit par un membre de la famille Spinola, au milieu du XVIIe siècle. Ce château, à l'embellissement duquel contribua, pour les jardins, le fameux spécialiste Le Nôtre, possède dans la cour intérieur des bancs d'azulejos et une fontaine qui a été abîmée par les Allemands.

De la ville de Louvain, qui garde tant de souvenirs espagnols, nous ne retiendrons dans cet article que le « Collège du Roi », situé dans la rue de Namur, et qui fut construit et fondé par Philippe II en 1579. M. Lousse (3), professeur à l'Université de Louvain, nous a dit récemment à une conférence de c'est dans cette ville que Philippe II reçut l'épée de roi d'Espagne. Et Juan Christoval Calvez de Estrella nous dit (1552) que Philippe II fut inauguré à Louvain Duc de Brabant.

Signalons aussi l'église Saint-Jacques, dont il est possible qu'elle aurait été construite à l'emplacement d'une chapelle fréquentée par les pèlerins qui allaient à Compostelle. A côté de cette église se trouve la « rue des Pèlerins ».

Dans la salle des mariages de l'Hôtel de ville de Diest se trouve une toile représentant le baron Eugène François de Zerezo de Tejada, qui fut député et questeur de la Chambre des députés. Cette personnalité diestoise descendait de Don Martin de Zerezo y Villanuova de Tejada, noble espagnol qui arriva à Diest à la tête d'un régiment de dragons et s'y maria en 1652, fondant une famille dont plusieurs membres furent soit bourgmestre, soit échevin de la ville», nous dit M. Servais (4). Ce personnage, que nous pouvons nous empêcher de rapprocher de l'œuvre d'Eduardo Marquina : « Een Flandes se ha puesto el sol » (Le soleil s'est couché en Flandre), est à rapprocher aussi, mais ici par le nom, de ce chanteur et compositeur du siècle dernier, Zerezo de Tejada, qui a fait toute sa carrière en Belgique.

Dans l'église Saint-Médard, de Jodoigne, il y a une grande dalle de pierre bleue avec l'inscription suivante : « Galicia y Leon — D.O.M. — Ici repose — messire Emmanuel Antoine Joseph — Chevalier héréditaire d'Alcantara — issu des anciens comtes Sanchez — grands d'Espagne établis aux Pays-Bas — depuis le commandeur Jean d'Alcantara — gentilhomme de la Cour — et grand chambellan de Charles Quint, etc. »

A Limal existe la tour du château, seul vestige de celui-ci, qui fut construit par Don Tomas Lopez de Ulloa en 1621. La légende veut que l'abbé Lambert, curé de Limal, soit mort des suites de blessures causées par les gens du seigneur Don Carlos, baron de Limal et petit-fils de Don Tomas en 1693.

L'église de Montaigu, dessinée en heptagone, en souvenir des Sept Douleurs de la Vierge, fut fondée par les archiducs Albert et Isabelle en 1603.

A Bruxelles, nous pourrions citer la Bibliothèque Royale, dont l'origine remonte à Philippe II, qui l'a fondée. On a célébré son 400e anniversaire en 1959.

A Bruxelles aussi il existe, à la rue Blaes, l'impasse des Escargots ou « Caricologang », dont l'excellent journaliste Louis Quiévreux nous dit que son nom bruxellois provient de l'espagnol « caracoles », qui a la même signification. Dans le quartier si populaire des « Marolles » se trouve la rue Montserrat, qui nous rappelle le fameux monastère du même nom situé dans la montagne près de Barcelone. La rue des Six-Jeunes-Hommes évoque un épisode de la résistance contre les armées espagnoles. A côté de cette rue, nous admirons le beau jardin du Grand Sablon qui, avec la statue des Comtes d'Egmont et de Hornes, perpétue le souvenir de leur décapitation par le duc d'Albe.

L'église de la Chapelle, qui contient la tombe du grand artiste peintre Pieter Breughel, garde aussi une émouvante image de « Nuestra Señora de la Soledad » qui, par sa simplicité, car elle n'est habillée que d'un manteau noir, contraste violemment avec le luxe extrême et la provocante ostentation des



Le monument Francisco Ferrer.

vierges de la plupart des églises et cathédrales espagnoles. On croit que cette image fut apportée par des soldats d'un « tercio » espagnol, et c'était, probablement, devant elle que ces soldats venaient regretter le souvenir de la terre lointaine. D'après d'autres, cette image est une des trois commandées par Isabelle de Valois, épouse de Philippe II, au sculpteur espagnol Beserra. Elle provient de la chapelle des Espagnols en l'église des Dominicains.

L'église Notre-Dame du Bon-Secours, mieux connue sous le vocable de « Notre-Dame-au-Rouge », nous montre sur le beau mauclair de la porte d'entrée, sculpté en plein bois, les attributs du pèlerin. Nous voyons le chapeau à larges bords, relevé par devant, avec la « Vieira » ou coquille, le bourdon avec la gourde qui est unealebasse, et la besace ou panetière. Ces attributs nous disent que, à l'emplacement de l'église actuelle, existait jadis une chapelle qui était une dépendance d'un hôpital, un refuge pour les pèlerins pauvres qui allaient ou qui revenaient de Compostelle. Nous pensons que, vu la proximité de la Porte d'Overmolen ou de Saint-Jacques, qui

ouvrait la route du Sud, cet établissement devait aussi servir de lieu de rassemblement des pèlerins, car nous savons qu'ils voyageaient en groupe pour mieux se défendre de tous les dangers qui les guettaient et se porter aide mutuellement.

Un souvenir plus récent est ce monument qui se trouve sur la place Sainte-Catherine derrière l'église du même nom et qui est dédié à la mémoire de Francisco Ferrer, fondateur en Espagne des « Ecoles Modernes », qui fut fusillé dans le château qui se trouve au faite de la montagne de Montjuich, à Barcelone, en 1909. Toutes les années, la « Libre Pensée » de Bruxelles et le Cercle du « Libre Examen » de l'U.L.B. viennent fleurir ce monument en une cérémonie simple et émouvante.

Et entrons dans la Grand-Place, ce merveilleux ensemble architectural unique au monde, et voyons tout d'abord la « Maison du Roi » ou « Broodhuis ». Nous ne dirons pas, comme le font presque tous les guides touristiques, que c'est de cet édifice que sont sortis les comtes d'Egmont et de Hornes pour être exécutés sur cette belle place. Car, si nous le disions, nous ferions croire à ceux qui ne le savent pas que cet édifice est d'époque. Or, nous savons tous qu'il est de style néo-gothique, ayant été construit le siècle dernier. Ce n'est pas aux lecteurs de « Brabant » qu'on doit l'apprendre; mais il est dangereux de le dire aux touristes de passage à Bruxelles. Ce qui nous intéresse de ce bâtiment, ce sont les plaques (en français et en flamand) qui rappellent l'exécution des deux comtes, événement qui a donné une si mauvaise réputation à l'Espagne et au peuple espagnol et qui, malheureusement, perdure. C'est un de ces mauvais souvenirs desquels je n'ai pas voulu vous entretenir, car vous les connaissez mieux que moi.

La « Maison des Boulangers » ou du « Roi d'Espagne » est peut-être, après l'hôtel de ville, le plus bel édifice de cette merveilleuse place. Construit en 1696 par la Corporation des Boulangers, il montre sur un fond de canons et de drapeaux le buste du roi d'Espagne Charles II.

Et terminons par un des plus espagnols des souvenirs : la rue de l'Amigo,

Les « Pèlerins de St-Jacques » à la ducasse de Villers.



qui a pris son nom de la prison qui s'y trouvait et dont j'ai déjà parlé plus haut. Dans la « Vrunte » séjournait pendant de longs mois un jeune espagnol : Francisco de Encinas, né à Burgos en 1520, d'une famille noble. Ce jeune théologien protestant fit une traduction de la Bible en espagnol et a eu l'idée d'aller la présenter à l'empereur Charles Quint, à qui il l'avait dédiée. La conséquence de ce geste fut son incarcération dans la « Vrunte », où il est resté jusqu'au jour de son évasion. Ce personnage laissa des mémoires très intéressants sur la vie des Pays-Bas à cette époque, en ce qui concerne les persécutions des hérétiques. Souhaitons que la traduction de ces mémoires, par notre bon ami, M. Jean de Savignac, sortira bientôt de presse.

J'ajouterai que le dernier locataire de cette rue, avant les démolitions de 1934 des maisons qui se trouvaient à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui un luxueux hôtel, fut aussi un Espagnol, dont je me propose de parler un autre jour.

Mon intention en évoquant les souvenirs espagnols en Brabant est de faire connaître tous ceux qui montrent le chemin pacifique que nous avons parcouru ensemble, et contribuer ainsi, avec une « brique espagnole », à l'édification d'une compréhension meilleure et d'une sympathie plus grande entre nos deux peuples.

E. REY PINTOS.

(1) Jules Tarlier et Alphonse Wauters : « Géographie et Histoire des Communes belges ». Bruxelles, août 1872. p. 14.

(2) Jules Herbillon : « Eléments espagnols en wallon et dans le français des anciens Pays-Bas », Mémoires de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie (Section wallonne), Liège, 1961.

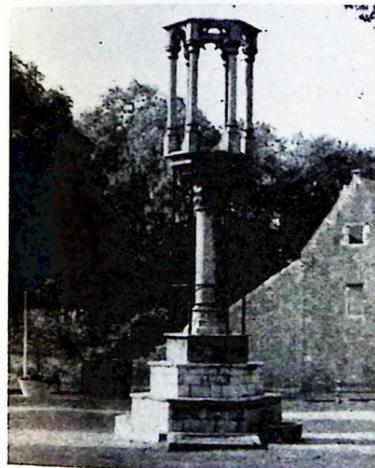
(3) M. Lousse : Conférence donnée à la Fédération Touristique du Brabant, le 16 novembre 1961.

(4) Max Servais : « L'Hôtel de Ville de Diest », Extrait du Bulletin trimestriel du Crédit communal de Belgique, 1958.

BRAINE-LE-CHATEAU

A 20 km au sud de Bruxelles, au croisement des routes Tubize-Waterloo et Hal-Nivelles, Braine-le-Château offre le double attrait de posséder des monuments du plus haut intérêt et d'être situé à l'endroit le plus pittoresque de la vallée du Hain.

Parmi ses nombreux vestiges du passé, le Pilori est certainement le plus remarquable. Ce monument de justice féodale, en pierre bleue, érigé en 1521 par Maximilien de Hornes, chambellan de Charles Quint, se dresse sur la Grand-Place, à l'endroit même où il servait à l'exécution des sentences prononcées au nom des seigneurs justiciers : pendant deux heures, les jours de marché, les coupables y étaient exposés aux quolibets et aux injures de la foule.



Le Pilori (1521).
(Photo Maisin.)

Un soubassement hexagonal à quatre marches supporte une colonne cylindrique, à piédestal hexagonal également, encadrée gracieusement de six barres de fer et dont le chapiteau est surmonté d'une lanterne composée de six colonnettes recevant à leur sommet des arcatures trilobées en anse de panier.

Au sommet de la colonne, une banderole, qui fait le tour du chapiteau, porte l'inscription : « Maximilien de Hornes, seigneur de Gaesbeek, chevalier de l'Ordre de l'Empereur, 1521 ».

Menacé de destruction en 1794, au temps de la Révolution française, puis encore en 1838, lors de la construction de la chaussée de Tubize, il y échappa les deux fois grâce à la défense énergique de la population.

A deux pas du Pilori, la « Maison du Bailli », récemment restaurée, occupe tout le côté nord de

Vue aérienne du château (polyfoto).



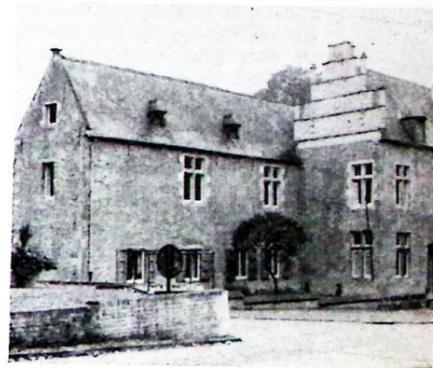
la place. Avec ses fenêtres à meneaux et son pignon dont la pointe, en pierre blanche, est ornée de gradins et de faux œils-de-bœuf, cette construction remonte au moins au début du XVIe siècle, comme en témoigne un acte de partage de cette époque qui en fait mention.

L'église, avec sa flèche haute de 45 m, s'élève dans l'angle N.-E. de la place. Entièrement reconstruite en 1861 en forme de basilique à trois nefs, en style ogival tertiaire, suivant les plans de l'architecte Coulon, elle abrite de nombreux objets d'art provenant de l'ancienne église, comme le monument funéraire d'Arnold Wincqz, ancien curé de la paroisse, encasté dans le mur du grand portail, un Christ en marbre blanc, de grandeur naturelle, attribué à Duquesnoy (1594-1642), dans le transept gauche, un grand tableau représentant le baptême de Clovis par saint Remy, patron de la paroisse, accroché au-dessus du petit portail de droite, et surtout, dans le chœur à gauche, l'admirable mausolée en albâtre de Maximilien de Hornes, qui mourut à Braine-le-Château le 3 février 1542. Ce monument représente le chevalier gisant, couvert de son armure et de sa cote aux armoiries de la maison, le collier de la Toison d'Or au cou, les mains jointes et les pieds s'appuyant sur un lion.

Les huit vitraux des nefs latérales, placés en 1927, racontent la légende du Saint Sacrement de Miracle et proviennent de l'ancienne chapelle de Saint-Lazare, à Bruxelles, aujourd'hui disparue.

Dans l'enclos adjacent à l'église, qui fut le cimetière, se trouvent encore quelques vieilles pierres tombales ainsi que trois stations du chemin de la croix auquel, le 15 septembre 1513, l'évêque Jacques de Croy attacha 40 jours d'indulgence.

L'église.
(Photo Maisin.)



« La Maison du Bailli ».





Le mausolée de Maximilien de Hornes.

Mais le plus bel ornement de la localité et même de toute la vallée du Hain, est sans conteste le **château féodal**, malheureusement inaccessible au public. On ignore quand et par qui il fut érigé, mais on sait que la châtelaine de Gaesbeek s'y réfugia en 1388, après la dévastation de son château par les Bruxellois qui voulaient ainsi venger leur échevin, Everard 't Serclaes, lâchement assassiné par les hommes de main de Sweder d'Abcoude, seigneur de Gaesbeek et avoué de Braine-le-Château.

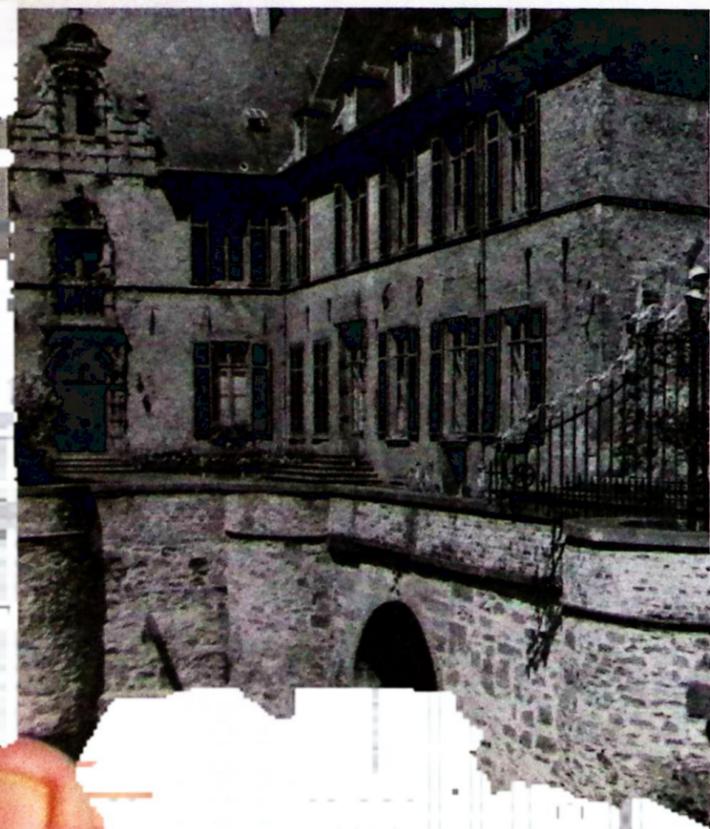
Malgré de multiples restaurations et transformations, ce manoir constitue toujours un beau spécimen de château-fort de plaine. L'aile ouest surtout, percée de meurtrières et flanquée de deux grosses tours rondes, a gardé tout son aspect moyenâgeux, tandis que l'autre aile, incendiée par les troupes françaises en 1667 et reconstruite en 1681, a vu son caractère primitif légèrement altéré.

Les larges douves qui entourent le château sont alimentées par des sources situées au hameau de l'Ermitage et dont le débit est amené d'une distance de 1.200 mètres, d'abord à ciel ouvert, puis par canalisations.

En quittant la place par la rue des Comtes de Robiano, on longe à droite un mur garni de cré-

La façade principale du château.

(Photo de Sutter.)



Le vieux moulin.

(Photo le Berrurier.)



La façade ouest du château.

(Photo de Sutter.)

neaux, vestiges de l'ancienne enceinte extérieure du château. Peu avant la petite passerelle qui enjambe la rue, les branches tordues d'un if plusieurs fois séculaire surplombent la muraille. Suivant la tradition, cet arbre aurait été planté par Martin de Hornes le jour de l'exécution de son parent, Philippe de Montmorency, comte de Hornes, décapité par ordre du duc d'Albe, le 5 juin 1568, en même temps que le comte d'Egmont.

Un peu plus loin, l'ancienne « brasserie banale », qui aurait servi plus tard de relais des postes, voisine par dessus la rivière avec le **vieux moulin**. Ce dernier, construit en 1225, était banal aux habitants de Braine-le-Château et Haut-Ittre et comportait, jusqu'à la fin du siècle dernier, deux roues à aubes tournant dans la rivière.

Le pont, de construction très ancienne également, est constitué de deux arches visibles du bas de l'escalier rustique, immédiatement vers l'aval.

A côté des bâtiments d'amorce un sentier parallèle à la rivière et d'où l'on peut voir les façades ouest, nord et est du château.

La rue des comtes de Robiano conduit à un carrefour de chemins agrestes d'où un sentier fort



Le vieux moulin.

(Photo le Berrurier.)



La chapelle Sainte-Croix.
(Photo Léonard.)

à la main de l'homme. Sur le plus élevé, la Confrérie Sainte-Croix fit placer en 1673 une grande croix en pierre bleue avec un Christ, qui porte sur le socle l'inscription : « Sit super populum benedictio tua ».

★

Sur l'autre versant de la vallée du Hain, le long de la route d'Ittre, la **chapelle N.-D. au Bois** est bâtie à la lisière du bois du chapitre, dans un magnifique décor d'arbres séculaires. Construite en 1740 par le bailli de Braine-le-Château, à l'emplacement d'une autre chapelle beaucoup plus petite érigée par un fermier, Pierre Duchesne, tout au début du XVIIIe siècle, la chapelle N.-D. au Bois est toujours un lieu de pèlerinage très suivi, notamment pendant le Carême.

★

A côté de ces vestiges du passé, Braine-le-Château abonde aussi de promenades agréables et de sites pittoresques. Des sentiers touristiques conduisent vers les hameaux éloignés, les « Cattys », « 40 Bonniers », « Derrière les Monts », où flâneurs et amoureux de la nature ou citadins lassés de la ville peuvent goûter repos et air pur dans de véritables oasis de calme et de quiétude.

Chapelle N.-D. au Bois.



Calvaire.
(Photo Léonard.)

travers le sous-bois permet d'accéder à la **chapelle Sainte-Croix**. Ce petit oratoire où, depuis 1550, la messe est célébrée chaque premier dimanche de mai, a été édifé dans son état actuel en 1617 et consacré la même année par l'archevêque de Cambrai. On peut y voir, dans le porche, figée dans une planche vermoulue, une tringle en fer qui, suivant une tradition populaire, aurait été rapportée de la Terre Sainte comme étant la mesure de la taille du Christ.

A quelque distance de la chapelle se dressent trois monts de hauteur différente semblant dus

Braine-le-Château, aux charmes multiples et variés, synthèse de la Belgique, est vraiment la plus attrayante des communes du Brabant wallon.

L'avouerie de Braine-le-Château.



Armoiries.

Si l'origine de Braine-le-Château se perd dans la nuit des temps, son histoire connue remonte à 649, date à laquelle sainte Waudru fit don au chapitre de Mons du patrimoine dénommé « terre d'Ittre » dont il faisait partie. Pendant tout le moyen âge, Braine-le-Château resta soumis au comte de Hainaut, alors que toute la région avoisinante relevait du comté de Louvain.

Vers le milieu du XIe siècle, le chapitre de Mons constitua la seigneurie de Braine-le-Château, avec Haut-Ittre, sa dépendance, en avouerie dont les premiers titulaires furent les sires de Trazegnies. A la maison de Trazegnies succéda celle de Houdain, puis l'avouerie passa successivement aux maisons de Walcourt et d'Abcoude. En 1434, Jacques d'Abcoude vendit sa terre de Braine-le-Château à Jean de Hornes.

Braine-le-Château devait rester à la maison de Hornes jusqu'en 1670, date à laquelle il devint la propriété du comte de la Tour et Taxis et de sa femme, Anne-Françoise de Hornes. En 1681, le roi d'Espagne érigea la terre de Braine-le-Château en principauté, sous le nom de Tour et Taxis. Enfin, en 1835, le prince Charles Alexandre de Tour et Taxis vendit tout ce qu'il possédait encore à Braine-le-Château au comte Eugène-Gaspar de Robiano, dont les descendants y sont toujours propriétaires du château.

Quelques dates marquantes.

En 1374, une querelle féodale ravagea la région. C'est de Braine-le-Château que partirent, le 26 août 1409, les nobles brabançons envoyés par le duc Antoine de Bourgogne au secours de Jean sans Peur.

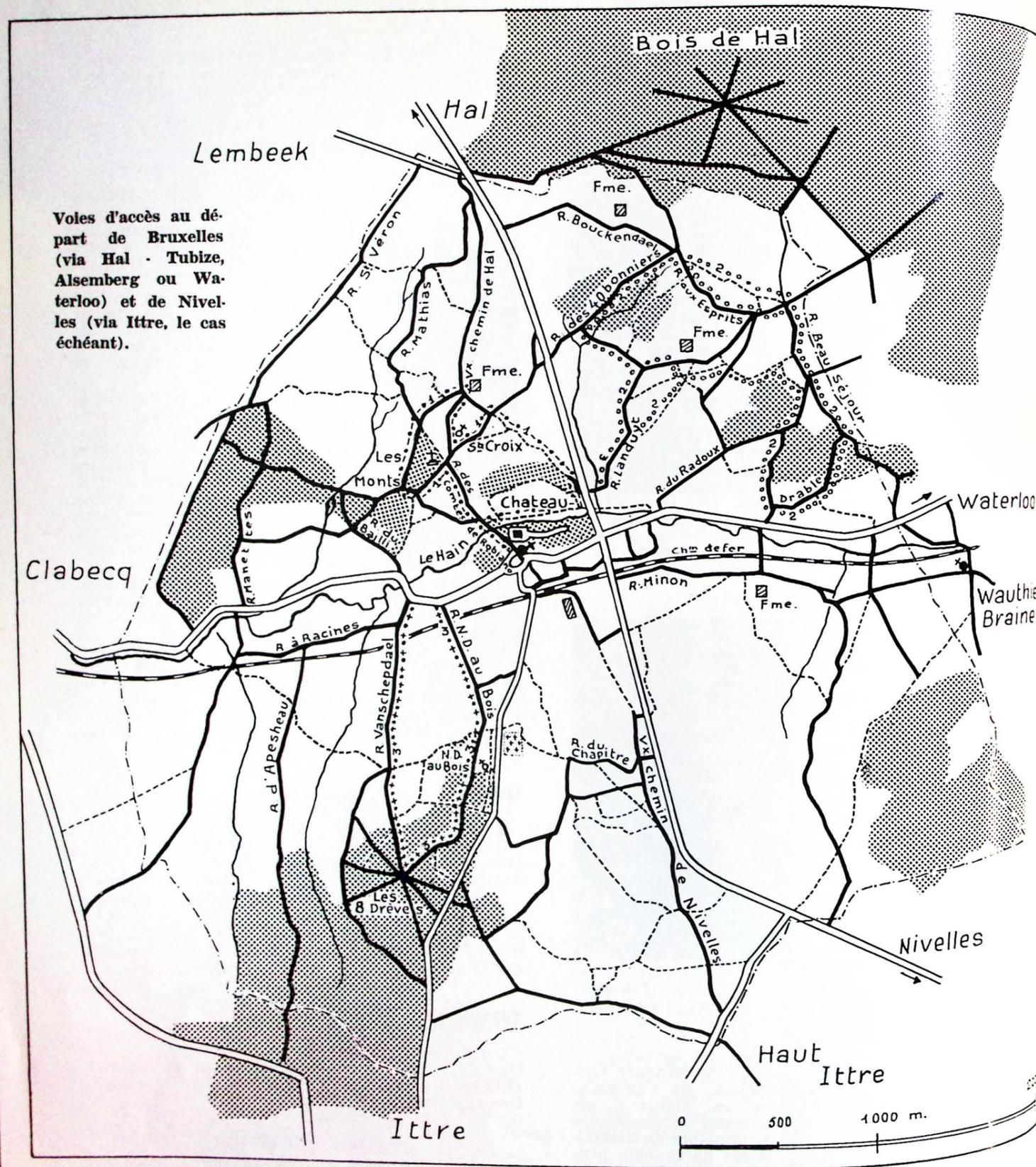
De 1578 à 1583, la présence de troupes assiégeant Nivelles à plusieurs reprises, de même qu'en 1649, le passage des troupes de l'archiduc Léopold, forcèrent les habitants à se cacher souvent dans les bois avec leur bétail.

Etymologie.

On trouve Braine-le-Château désigné par Brania Castelli (XIIIe), Brayne-le-Castial ou le Castial (XIVe), Brayne-le-Cchastel (XIVe), et, en flamand, Brachen (1404).

Panorama (Photo Maisin).





Voies d'accès au départ de Bruxelles (via Hal - Tubize, Alseberg ou Waterloo) et de Nivelles (via Ittre, le cas échéant).

LEGENDE

- | | | | |
|-------|--------------------------------------|-----|--|
| — | Route provinciale ou intercommunale. | ⊕ | Chapelle. |
| — | Rue ou chemin carrossable. | ⊕ | Calvaire. |
| - - - | Sentier. | 1-1 | Promenade touristique n° 1 : Les Monts. |
| ~ | Rivière ou ruisseau. | 2-0 | Promenade touristique n° 2 : 40 Bonniers. |
| - - - | Limite de la commune. | 3+ | Promenade touristique n° 3 : Les 8 drèves. |
| ⊕ | Eglise. | ■ | Bois. |

Un grand événement se prépare

L'exposition

**« RUBENS DIPLOMATE »
à Elewijt**

ON sait que la province de Brabant organise, du 28 juin au 15 septembre prochains, au château de Steen, à Elewijt, une grande exposition artistique dont le thème, « Rubens, diplomate », a retenu tout particulièrement l'attention des milieux intellectuels intéressés à ce genre de manifestations.

C'est ainsi que le Conseil international des Musées a, par décision des experts internationaux chargés du classement des expositions internationales artistiques, décidé de donner son agrément à cette manifestation qui, du point de vue touristique, sera l'un des clous de l'année 1962.

LE BRABANT A VIENNE

Une délégation officielle de la province du Brabant, composée de MM. le député Malherbe, Maurice Duwaerts, directeur du Service de recherches historiques chargé du secrétariat, et F. Baudouin, conservateur de la Maison Rubens à Anvers, responsable scientifique de l'exposition, viennent d'avoir d'importants entretiens à Vienne, notamment avec M. Feuchtmüller, directeur des Beaux-Arts de la Basse-Autriche, MM. Koschatzky et Benesch, directeur et directeur honoraire de l'Albertina, M. Oberhammer, directeur général des « Kunsthistorischen Museen », Mme Poch-Kalons, directrice du Musée de l'Académie des Beaux-Arts de Freiberg.

Ces différents entretiens ont été particulièrement cordiaux et fructueux grâce aux liens d'amitié qui ont été établis depuis près de deux ans entre la province de Brabant et la province de Basse-Autriche à l'occasion de la venue en Belgique, en 1961, de la fort belle exposition d'art baroque de Basse-Autriche.

Dès à présent, la délégation brabançonne a acquis l'accord de différents conservateurs viennois pour la figuration à l'exposition « Rubens, diplomate », d'importantes pièces de leurs collections.

M.-A. D.

**TOUS
AU « SUPER BAL TRAVESTI » DE
L'ACADEMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS
DE BRUXELLES,
QUI DEROULE SES
FASTES LE 24 FEVRIER**

DEUX PRIX D'HISTOIRE

décernés par « Pro Civitate »

LE Centre « Pro Civitate », créé par le Crédit communal de Belgique pour la diffusion d'une meilleure connaissance des institutions régionales et locales, a décidé de décerner, chaque année, deux prix d'histoire de 15.000 fr. chacun, qui couronneront des travaux inédits, originaux et de valeur concernant l'histoire d'une commune de Belgique.

Le règlement stipule que les prix sont attribués l'un à une œuvre rédigée en français, l'autre à une œuvre rédigée en néerlandais. En outre, une œuvre rédigée en langue allemande peut être également couronnée.

Chacun des prix est de 15.000 fr. en espèces. Il ne peut être partagé entre plusieurs œuvres et ne sera pas augmenté, même s'il n'a pas été attribué pendant une ou plusieurs années.

Le jury chargé de juger les travaux présentés peut proposer au Crédit communal de Belgique la publication des ouvrages, couronnés ou non.

Ne sont pris en considération que les travaux inédits et originaux, n'ayant pas encore obtenu d'autres prix, se basant sur des sources imprimées ou inédites et s'y référant systématiquement.

Trois exemplaires dactylographiés des travaux, portant le nom et adresse de l'auteur, doivent être envoyés au Crédit communal de Belgique, 13, rue de la Banque, Bruxelles 1, avec la mention « Prix Pro Civitate — Histoire » avant la date rendue publique chaque année.

Pour 1962, la date limite pour le dépôt des travaux présentés est fixée au 1er juillet 1962.

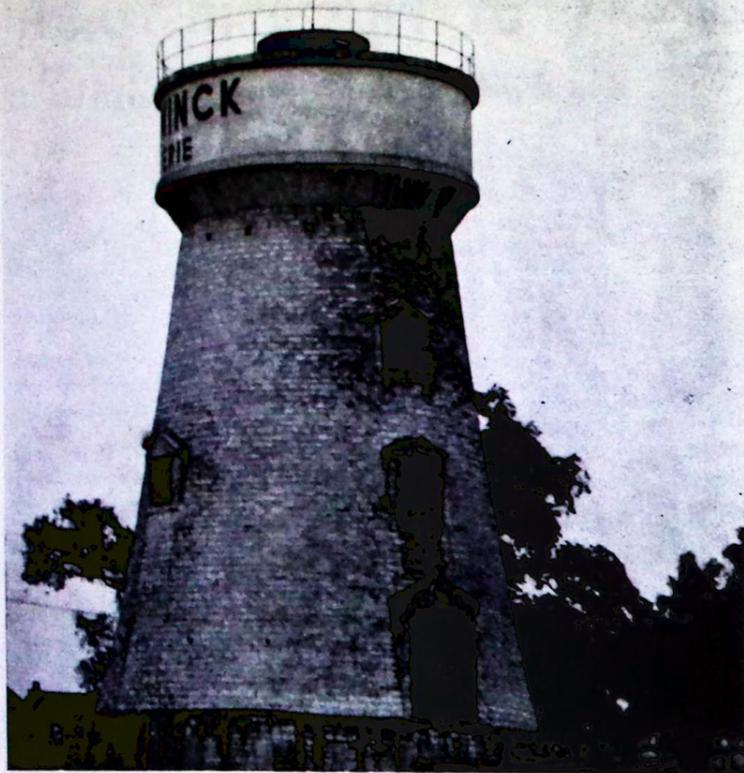
« La Réserve précieuse »

DEPUIS le 22 décembre 1961 et jusqu'au 11 février 1962 se tient à la Bibliothèque Albert Ier une exposition intitulée « La Réserve précieuse ». On peut y voir cent imprimés conservés à la section des livres précieux de la Bibliothèque royale. Ces ouvrages ont été choisis dans toutes les époques, du XVIe siècle à nos jours. De nombreuses disciplines y sont représentées : les littératures française et néerlandaise, l'humanisme, les sciences naturelles, la géographie, la musique, l'histoire de l'imprimerie, du livre illustré et de la reliure, etc.

Le catalogue, qui compte environ 250 pages, a été rédigé par vingt-huit spécialistes. Il est illustré de cent reproductions.

Cette exposition est un hommage rendu à M. Franz Schauwers, à l'occasion de sa mise à la retraite. Fondateur de « La Réserve précieuse », M. Schauwers s'est distingué, au cours d'une carrière de quarante ans, par sa passion pour le livre imprimé et par la connaissance des fonds de la Bibliothèque royale. Pendant la deuxième guerre mondiale, il parcourut systématiquement les quarante kilomètres de rayons de la Bibliothèque royale pour en extraire les imprimés les plus précieux et les protéger contre les risques de guerre. En 1944, la collection de livres précieux forma un fonds séparé, dont M. Schauwers devint le premier conservateur.

La détermination passionnée avec laquelle Franz Schauwers a assuré la sauvegarde, pour l'avenir, de trésors bibliophiliques et intellectuels, a fait de lui un grand serviteur de l'Etat.



Le moulin de Diegem

Le moulin de Diegem, aux formes très harmonieuses, qui a dû être construit aux environs de l'an 1800, a été converti, en 1933, en réservoir d'eau pour les besoins de la papeterie locale.

Ce bel exemple de transformation utilitaire est souligné dans le petit volume intitulé « Les Moulins du Brabant », qui a été édité par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la province de Brabant, avec la collaboration de la Fédération Touristique du Brabant.

Cette étude, forte de 328 pages, richement illustrée, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine culturel et historique, aux chercheurs et enfin aux touristes.

Elle peut être acquise à notre Bureau d'Accueil, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres : 40 francs). C.C.P. 3857.76.

NOS SOIRÉES DU TOURISME

BUFFET : 18 heures — CONFERENCE : 18 h 30

- 8 FEVRIER « Carnaval de Binche », par Samuel GLOTZ, *Conservateur du Musée et des Archives.*
- 8 MARS Le centenaire des « Misérables », par José CAMBY, *homme de lettres, conservateur honoraire du Musée Charlier.*

NOS MIDIS DU TOURISME

BUFFET : 12 h 15 — CONFERENCE : 12 h 40

- 19 FEVRIER « Kastelen in de Antwerpse Kempen », par E. OP DE BEECK (*film en couleurs*).
- 19 MARS La Vie quotidienne à Bruxelles à la Belle Epoque, par Georges WINTER-BEEK, *professeur (diapositives)*.

SOIRÉES DU TOURISME

11 janvier 1962.

Griekenland onder de Zon

par M. Emile TOEBOSCH,

ancien président de la section touristique de l'Association générale de la presse belge et chef du service « Public Relation » de l'Innovation.

LEGATAIRE d'une civilisation marquée du sceau de la pérennité, la Grèce, terre immortelle, terre bénie des dieux, appartient à cette classe privilégiée, à cette race d'élite sur laquelle le temps, ce juge implacable, ne semble avoir aucune emprise. Sa richesse d'évocation est telle que plus de vingt siècles d'emprunts, voire de pillages parfois cyniques ne sont pas parvenus à en entamer la substance.

C'est ce sujet sans commune mesure que M. Emile Toebosch, le dynamique et avenant chef du service « Public Relation » de l'Innovation, avait choisi comme leitmotiv pour cette première conférence néerlandaise de notre cycle 1961-1962.

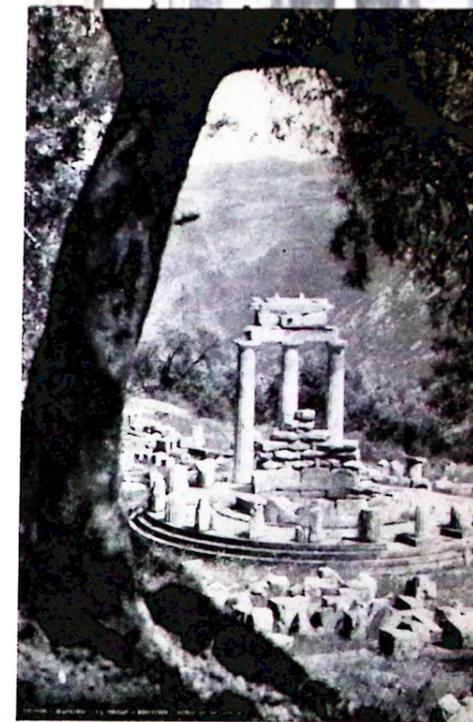
La Grèce que, progressivement, notre aimable guide reconstituait, recréait, ressuscitait à l'aide d'une bande cinématographique, d'une gamme éclectique de diapositives en couleurs et d'un commentaire où la sobriété le disputait à l'efficacité, n'eut jamais ni la sécheresse d'un manuel scolaire, ni l'éclat trompeur d'un cliché publicitaire, mais, axée sur le Grec contemporain évoluant dans ce cadre sévère qui fit à la fois sa grandeur et sa détresse, elle eut la valeur d'un document authentique parfumé aux essences d'éternité.

Sur cette terre dure, ingrate, inhospitalière, sur cette presque île austère, cernée, déchirée, déchiquetée par la mer qui la ceinture sur quelque quatre mille kilomètres, sur ce sol aride où les quelques plaines fertiles, parcimonieusement contingentées, paraissent écrasées par la pression des puissants massifs aux formes tourmentées et dantesques qui les bordent de toutes parts, le peuple grec, loin d'abdiquer devant l'indigence de ses ressources, a puisé et puise encore dans cette pauvreté le stimulant qui fit, un jour, éclore ces qualités de sobriété, d'énergie et de vigueur qui, de tout temps, ont été l'apanage des vrais Hellènes.

En Grèce, rien n'a changé ou, plutôt, comme le soulignait si judicieusement un célèbre romancier français, en Grèce, tout n'est qu'un éternel recommencement. Sans doute, les forêts qui, jadis, inondaient le paysage de leur végétation exubérante ne couvrent-elles plus aujourd'hui qu'un septième du territoire, entraînant du fait de leur disparition progressive un ruissellement accéléré des eaux sur la surface des pentes raides avec ces conséquences désastreuses pour la culture que constitue l'éboulement des terres végétales vers les vallées; sans doute aussi, le tabac, cette plante énivrante aux propriétés si âprement contestées, qui vaut actuellement à la Grèce la première place parmi les producteurs européens, était inconnu des anciens Grecs. Sans doute encore, ceux-ci ignoraient-ils cette atmosphère fiévreuse et débilitante des grandes cités modernes, esclaves des impératifs d'une production à outrance. En revanche, toutefois, que d'analogies, que de similitudes entre les deux « Grèce ». Cette vigne entrevue ici, cet olivier tordu aperçu là-bas. Cette vigne encore ce vénérable figuier, nous semblent surgir en droite ligne du passé.

Le soleil lui-même ne brûle-t-il pas toujours avec la même intensité quand vient le temps de la canicule, transformant, lorsque sonne midi, les artères en étuve, continuant comme par le passé, à chasser de la voie publique jusqu'à l'appa-

Delphes -
Marmaria :
La Tholos restaurée, début du IV^e siècle.



rence même de la vie humaine. Sous ses rayons généreux et toniques, les mêmes fleurs délicates et parfumées n'éclatent-elles pas dans les campagnes et, là-bas, à Rhodes, les mêmes papillons, uniformément gris, ont-ils cessé, un jour seulement, leur ronde sempiternelle. N'est-ce pas lui, toujours, qui donne au visage de ces popes austères, de ces paysans volontaires ou de ces rudes montagnards, ce cachet typique qu'enveloppe un charme délicieusement archaïque ? Jusqu'aux actuels et pittoresques cireurs de chaussures à la facon de bien méridionale qui n'échappent pas à la règle. Sous son irrésistible emprise, le célèbre Temple d'Apollon ne connaît-il pas une vie nouvelle au point que la pythie elle-même paraît se réincarner, sous nos yeux ravis, pour prononcer, au paroxysme de ses trances, des oracles dont nous croyons saisir le sens.

Le sortilège est tel que, lorsque, jouets dociles entre les mains du conférencier, nous abordons les côtes enchanteuses de Crète, c'est toute la civilisation prémycénienne, avec ses temples fastueux, ses palais oniriques, ses mosaïques chatoyantes, ses amphores gorgées d'huile et de vin, sa flotte mémorable, qui renaît. Aux approches de Cnossos, la brise légère toute embaumée d'effluves odoriférants nous susurre les légendes d'autrefois.

Voici Minos, souverain sage et juste s'il en fut, chargeant Dédale d'édifier le fameux Labyrinthe puis y enfermant l'ingénieux constructeur et son fils Icare. Voici la mémorable évasion des deux prisonniers avec l'appoint d'ailes fabriquées à l'aide de plumes et de cire, la chute désormais proverbiale d'Icare et son engloutissement dans la mer Egée. Voici encore le redoutable Minotaure, ce monstre effrayant moitié homme moitié taureau, né des amours insolites de Pasiphaé, épouse de Minos, avec un taureau blanc envoyé par Poséidon, enfermé à son tour dans l'inextricable Labyrinthe, exigeant, pour apaiser sa voracité sanguinaire, le sacrifice annuel de sept éphèbes et de sept jouvencelles, d'origine athénienne; voici son combat sans merci avec Thésée, le populaire héros de l'Attique, qui, après l'avoir occis, s'échappa du Labyrinthe avec la complicité d'Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, qui lui avait tendu le fameux fil salvateur que la postérité devait à jamais associer à son nom.

Terre âpre, terre brûlée aux contrastes déroutants, terre des miracles où même la fable a des accents de vérité, la Grèce n'a pas encore cessé de nous étonner.

MIDIS DU TOURISME

22 janvier 1962.

Le Brabant

Gallo-Romain

par M. Marcel BERGE

professeur d'histoire à l'Athénée royal de Schaerbeek.

LORSQU'EN 1904, au lendemain de la sensationnelle mise à jour des remarquables substructions de la villa romaine de Basse-Wavre, deux membres éminents de la Société d'Archéologie de Bruxelles, MM. Ch. Dens et J. Poils, émerveillés par la luxuriance des trésors étalés et l'incommensurable portée de la découverte, proclamèrent hautement, en des termes vibrants et spontanés, leur foi inébranlable dans l'avenir de l'archéologie en Brabant, il était logique, sinon raisonnable, de présumer que les tenants de cette discipline scientifique qui en était alors à ses premiers vagissements, redoubleraient d'ardeur, d'enthousiasme et de vigilance dans la promotion d'un idéal parfaitement louable.

Aujourd'hui, quelques 60 ans après l'éclosion de si délicieuses prémices, les chiffres que livre, brutalement, à notre méditation M. Bergé, le talentueux et distingué hôte de notre tribune, ne nous autorisent plus la moindre illusion. Les voici, sans fards, dans leur cruelle réalité. Si, de 1850 à 1900, soixante-huit champs de fouilles furent ouverts en Brabant, la période s'étendant de 1900 à 1914 vit cette honorable moyenne ramenée à vingt-quatre pour s'amenuiser encore, entre 1914 et 1958, et tomber à son niveau le plus bas enregistré à ce jour, soit à peine une vingtaine d'investigations dignes de ce nom. Ces statistiques, qui laissent déjà rêveurs, se compliquent en outre — et ceci est autrement symptomatique — d'un dépérissement, d'un émiettement progressif de notre patrimoine archéologique. Des chiffres encore mettront en lumière l'extrême gravité de la situation et l'urgence qu'il y a à endiguer, au plus tôt, ce raz-de-marée dévastateur de nos inestimables témoins du passé. Vers 1860, il était encore loisible de dénombrer en Brabant cent trente tumuli. De nos jours, il n'en subsiste que quarante-sept. Ainsi, en un siècle, quatre-vingt-trois jalons qui nous rattachaient directement aux sources mêmes de notre civilisation ont à jamais disparu du ciel brabançon.

Ce seul énoncé prouve à quel point la campagne entreprise, l'année dernière, en faveur de nos sites archéologiques menacés de disparition par l'obscurantisme des masses joint à la voracité d'une économie sans cesse plus envahissante, vient à son heure. Dans cette optique, la randonnée le long des antiques routes romaines à la rencontre des sites menacés ou oubliés à laquelle nous convia M. Bergé revêt, d'emblée, à nos yeux, l'allure d'un authentique pèlerinage en même temps qu'elle assurait cette prise de conscience salutaire des valeurs sacrées dont nous sommes à la fois les légataires et les comptables.

De toutes les grandes voies de pénétration qui, au départ de Bavai, sillonnaient la Gaule, du temps de l'occupation romaine, celle reliant Bavai à Cologne, communément dénommée chaussée Brunehaut, reste la plus justement renom-

mée non seulement en raison de son tracé admirablement conservé, mais surtout pour le prestigieux cortège de tumuli qui la balisent, notamment aux confins de la terre brabançonne. Au hasard du chemin, ne découvrons-nous pas, sur le territoire de Cortil-Noirmont, à l'entrée du village, deux tumuli jumelés, connus sous le nom de Tombes de Noirmont, bizarrement édifiés selon un plan incliné, à l'époque des grandes invasions barbares. Ces tertres ont livré un mobilier d'une étonnante richesse, entre autres une splendide cruche de verre, un lézard en cristal de roche, une coquille sculptée en ambre.

A Tourinnes-Saint-Lambert, de part et d'autre d'un diverticulum venant de Baudeset, subsistent encore deux pittoresques tumuli voisinant de nombreux vestiges de bâtiments et d'un four romains attestant l'existence, en cet endroit, d'un habitat assez important. De patientes investigations ont permis de déterminer que, sans doute, dans le dessein de dérouter les pilliers éventuels, aucune inhumation n'avait été opérée dans la partie centrale de ces tertres funéraires.

A la limite de Thorembois-Saint-Trond, dans le bois de Buis, attenant à la chaussée Brunehaut, existent toujours plusieurs tumuli nantis du privilège de n'avoir pas encore été explorés. Par Perwez, qui fut, probablement, une simple étape sur la route de Cologne, notre promenade nous conduit à Grand-Rosière-Hottomont, où, à 100 mètres à peine de la chaussée romaine, se dresse, majestueuse et impressionnante, la célèbre Tombe d'Hottomont, le plus beau peut-être de tous les tumuli belgo-romains et aussi l'un des plus considérables. Grandiose par ses proportions (11,30 m de hauteur sur 160 m environ de circonférence à la base), malgré l'insidieux travail de sape opéré au cours des siècles par le socle aveugle de la charrue, il fut fouillé, à plusieurs reprises, notamment, semble-t-il, par les armées de Louis XIV. Fut-il une sépulture ou un simple monument commémoratif? Les vandales qui le saccagèrent dans un passé déjà lointain ont emporté à jamais son secret. A peine inférieure sur le plan des dimensions, la Tombe de Glimes (11 m de haut et 50 m de diamètre) est une des rares sépultures à avoir conservé son muret de base. Les écumeurs, hélas, étaient aussi passés par là, et le caveau à grandes dalles mis à jour en 1926, n'offrit aux explorateurs que ses parois uniformément et désespérément vides.

Poussant plus loin notre prospection, nous visitons, maintenant, ces mystérieuses galeries asymétriques, enchevêtrées et découpées en plein massif de calcaire qui confèrent au paisible village de Folx-les-Caves une renommée nullement usurpée. Bien que leur origine n'ait pu être, à ce jour, déterminée avec précision — s'agit-il d'une ancienne carrière ou de carrières abandonnées? — il est établi par la découverte de multiples objets, et notamment d'une série



Le fourneau du Sudatorium de la villa romaine de Basse-Wavre à l'époque des fouilles.

de coupes et de vases que ces romains, avant d'abriter Colombe, ce brigand redouté et tristement célèbre, avant de servir d'asile aux prêtres sous la domination française, avant d'accueillir les vaillants résistants des deux dernières déflagrations mondiales, avaient été connus et occupés à l'époque gallo-romaine. Grimde (Tirlemont) enfin, et ses trois tumuli sis en bordure d'un diverticulum reliant Tongres à Tirlemont, avec les œuvres de tout premier plan qu'ils livrèrent, tel ce camée à tête d'Auguste ou encore cette bague en or portant devise, clôturèrent dignement cette superbe galerie de tombeaux gallo-romains.

C'est maintenant le destin lamentable de l'incomparable villa urbana de Basse-Wavre, considérée à juste titre comme le plus éloquent spécimen de villa romaine découvert en Belgique, que le conférencier évoque, non sans émotion. Images exaltantes de l'exhumation, en 1904, de sa galerie longue de quelque 120 mètres, de ses 52 locaux, de son sudatorium, de son frigidarium, cruelles voire tragiques de son ensevelissement, peu après, sous les coups de boutoir d'une agriculture aux poussées et appétits tentaculaires.

Mais, déjà, notre ronde se poursuit. Schaerbeek, avec ses tombelles, le lieu-dit « Les Deux Maisons » et ses vestiges, Kortenberg et son oppidum attestent leur vitalité à l'époque gallo-romaine, tandis que la Forêt de Meerdaal nous initie au rite étrange de ses inhumations de cendres par couches superposées. Jusqu'à Pierre-Paul Rubens lui-même qui, de sa retraite du Steen à Elewijt où il était venu quêmander cette paix que le monde ingrat lui refusait obstinément, se réincarne, sous nos yeux, le temps de nous confier, les bras chargés de poteries et de médailles antiques, en bronze et en argent, les raffinements de son apprentissage d'archéologue. Sur une vision des colonnes en provenance de la villa romaine du Champ de Sainte-Anne, qui ornent la crypte de l'église Saint-Pierre à Anderlecht, et une évocation des souvenirs laissés près de la fontaine Sainte-Anne à Laeken, à l'église Saint-Pierre à Neder-Over-Heembeek, ou encore au castrum de Asse, se termina cet éloquent inventaire qui n'avait même pas la prétention d'être exhaustif.

Y. BOYEN.

Un plan incliné à RONQUIÈRES

ON sait que la modernisation et l'élargissement des voies navigables un peu partout dans le pays font l'objet des préoccupations du ministère des Travaux publics. Parmi celles-ci figure l'amélioration du Canal de Charleroi à Bruxelles, dont la réalisation pourrait constituer le même stimulant de développement que le Canal Albert pour la région mosane.

Or, on sait que, peu avant Ronquières, le canal doit s'adapter à une pente assez forte sur environ deux kilomètres. Le problème était épineux à résoudre.

M. Willems, secrétaire général aux Travaux publics, a signalé, dans une conférence qu'il a donnée récemment à la Société belge des Ingénieurs et des Industriels, qu'une solution avait été trouvée.

« Après examen, dit-il, on écarta l'emploi d'ascenseurs et l'on se rallia finalement à la solution d'un plan incliné, équipé de deux bacs de 90 mètres de long sur 12 mètres de large, l'un ascendant, l'autre descendant. Ils circuleront à une vitesse de 1,20 m par seconde.

M. Willems fit un exposé aussi détaillé que précis des travaux à effectuer. La traction de chaque bac sera assurée par huit câbles; le treuil entraînant chaque bac comportera six moteurs de 125 Kw. Les eaux de cette chute de Ronquières seront utilisées pour alimenter une centrale hydro-électrique.

La situation des bateaux, tant en amont qu'en aval de Ronquières, sera observée par une installation de télévision. Les travaux commenceront cette année et seront terminés en 1965.

On ne peut que se féliciter de l'heureuse amélioration qui sera ainsi apportée au trafic entre les régions de Charleroi et du Centre avec la capitale et tout le Brabant.

Les Brabançons s'intéressent beaucoup à tout ce qui touche Ronquières, commune hennuyère située à la frontière de la province et qui ne cessa d'ailleurs de faire partie du duché de Brabant jusqu'à la Révolution française (Mairie de Nivelles).

La ville de Bruxelles n'a-t-elle pas, d'autre part, acheté dans cette localité un domaine qu'elle a transformé en « Fondation Cooremans », où les enfants des écoles sont envoyés en vacances?

Au point de vue historique, la terre de Ronquières fut donnée, en 977, par Godefroid le Captif à l'abbaye de Saint-Ghislain. La seigneurie de Ronquières appartenait à la famille d'Arenberg depuis le XVIIe siècle.

Le canal Charleroi-Bruxelles

Enfin — et nous nous excusons de publier une telle relation qui montre la cruauté des temps passés! — on lit dans « Le Guide fidèle contenant la description du Brabant wallon » de 1772:

« Ronkières a été autrefois fort infecté d'hérésies, surtout au commencement des troubles en 1569. Le mayeur fut décapité pour ce sujet; sa tête fut exposée sur une pique au milieu du village, et on lui coupa les pieds et les mains, qui furent pendus (sic) avec le corps à un arbre. Le greffier fut aussi pris, et après avoir subi une longue peine de prison à Bruxelles, il fut ramené à Ronkières, où il fut pendu près de sa maison. »

M.-A. D.

Ceux qui partent

Nous apprenons avec infiniment de regret la disparition de Jan Vandeveld, ancien député permanent, mort à l'âge de 81 ans à Louvain, dans un accident de voiture.

Elu conseiller provincial en 1921, Jan Vandeveld fit partie de la Députation permanente de 1933 à 1961.

Aux dernières élections, il n'avait plus posé sa candidature et fut remplacé par M. Rowie, bourgmestre de Tirlemont.

Jan Vandeveld s'est occupé surtout des questions de l'enseignement et de l'agriculture pour la région de Louvain.

Créateur de l'Ecole provinciale de Louvain et président des écoles provinciales d'agriculture de Tirlemont et de Louvain, il a rendu dans ces importantes fonctions d'éminents services.

En octobre 1958, le Conseil provincial lui a rendu un vibrant hommage à l'occasion de la célébration de ses vingt-cinq années de présence au sein de la Députation permanente. Les trois groupes politiques ont tenu à souligner non seulement sa grande puissance de travail, mais encore son judicieux esprit de tolérance et sa largeur d'idées et d'opinions.

Visages de nos métiers d'art en Brabant

Contrairement à ce qu'il a été annoncé, nous publions le mois prochain seulement la suite de l'enquête menée par Robert Goffaux auprès des céramistes brabançons.

BIBLIOGRAPHIE

Bruxelles à boire et à manger de Raymond Declerfayt

Si le tourisme est avant tout l'art du bien connaître et, à ce titre, constitue une source presque inépuisable d'enrichissement culturel et spirituel, son développement reste, néanmoins, étroitement lié à certaines contingences matérielles qui, pour être plus prosaïques, n'en sont pas moins vitales et essentielles. A l'avant-plan de ces préoccupations terre à terre figure la gastronomie. Certains pays, comme la France, l'ont très judicieusement compris et n'ont ménagé aucun effort pour assurer l'épanouissement harmonieux de la chair et de l'esprit.

Notre petite patrie fait-elle office de parent pauvre dans ce secteur? Raymond Declerfayt, qui n'est pas à son coup d'essai et qui nous a déjà livré, dans son « Bruxelles, cent restaurants sans coup de fusil », les fruits d'une première enquête menée sous le signe de l'impartialité, récidive dans son dernier ouvrage « Bruxelles à boire et à manger ». Sans se départir un instant de ce sens de l'objectivité qui faisait toute la valeur de sa précédente enquête, sans se laisser acheter, corrompre ou simplement influencer par les boniments et les promesses de restaurateurs plus ou moins astucieux, Raymond Declerfayt poursuit sa campagne, sa mission au service d'un sain épicurisme. Cent autres établissements de Bruxelles et de sa périphérie (Ixelles, Uccle, Rhode-Saint-Genève, Waterloo, Hoeilaert, Ohain, Meise, etc.) sont systématiquement passés au crible. Table, décor, menu, atmosphère, addition, y sont décrits sur un ton qui, pour paraître badin, n'en exclut pas, pour autant, une exceptionnelle acuité d'observation et une grande sagesse de jugement.

Débarassé de tout préjugé, l'auteur n'épargne, par ailleurs, aucun effort pour éclairer, instruire et guider le public. On appréciera, notamment, la rubrique réservée à « la défense », où le restaurateur est admis à faire entendre sa voix et à compléter, par ses informations, le dossier de son établissement.

Digne et heureux pendant de « Bruxelles, cent restaurants sans coup de fusil », « Bruxelles à boire et à manger » mérite, tant par sa portée pratique que par la richesse de son enseignement et des découvertes qu'il ménage au lecteur, la plus large diffusion auprès des voyageurs, des touristes, des hommes d'affaires et, bien sûr, de tous ceux — et ils sont légion — qui restent sensibles à une chère bonne et savoureuse.

Un volume de 402 pages avec index géographique des restaurants décrits, aux Editions Immobilières. Prix: 120 fr.

Un B. U. T. en Belgique

Un cocktail a marqué l'ouverture à Bruxelles, au Centre international Rogier, d'un bureau universitaire du tourisme en Belgique. MM. Fried et Decrock y ont pris la parole pour définir les buts de cet organisme :

« Le bureau universitaire du tourisme est un organisme technique offrant ses services, sans discrimination aucune, à la jeunesse studieuse du pays, ainsi qu'aux organisations qui la représentent, ont-ils déclaré. Il accorde, en outre, tout son concours aux étudiants étrangers désireux de connaître la Belgique. »

MM. Fried et Decrock ont déploré le vide laissé, depuis de nombreuses années, par la Belgique, au sein de la Conférence internationale du tourisme universitaire. Le B.U.T. a repris rang parmi les nations ouvertes aux grands échanges, lors de la récente conférence, tenue voici quelque quatre semaines, à Munich. Par son truchement, l'étudiant belge pourra désormais bénéficier des mêmes possibilités, des mêmes avantages, que ceux accordés aux étudiants d'autres pays.

Le B.U.T. se propose notamment de réunir, en octobre 1963, à Bruxelles, le premier Congrès de la Jeunesse européenne.

Le plus haut hôtel d'Europe A Bruxelles : en 1963

En 1963, Bruxelles aura le plus haut hôtel d'Europe. D'ici quelques mois, Bruxelles-Centre s'enorgueillira d'offrir à ses visiteurs le plus moderne et le plus haut hôtel d'Europe (85 m).

Ce nouveau gratte-ciel de 26 étages, qui sera terminé en mars 1963, s'élève, rappelons-le, place du Marché-au-Bois, à l'angle des rues Cardinal Mercier et de Loxum, en lieu et place de l'hôtel d'Ursel, aujourd'hui disparu.

Cette entreprise hôtelière est due à l'initiative d'un groupe international d'origine américaine, la « Knott Hotels Corporation », spécialisée dans l'exploitation hôtelière de haut standing qui occupera l'immeuble du 9e au 25e étage.

L'entrée principale fera face à l'Air-Terminus et à la Gare Centrale. Plusieurs magasins de luxe ceintureront le hall de réception et constitueront un nouveau centre commercial de Bruxelles. Une entrée particulière donnera accès aux bureaux qui seront créés dans les huit premiers étages.

L'hôtel, desservi par quatre ascenseurs, les plus rapides d'Europe (3,75 m-sec.), comptera 265 appartements, dont quelque quarante « suites ». Chaque appartement sera doté des plus récentes expressions de confort, comme la radio, la télévision et l'isolation acoustique. Les chambres, placées aux extrémités des couloirs, ont été conçues pour être transformées, le cas échéant, en « suites » de 2 à 5 personnes.

Au 24e étage, outre un vaste salon de réception, on trouvera sept salles privées pour banquets, de 20 à 120 personnes. Grâce aux parois amovibles, ces salles pourront s'intégrer les unes dans les autres de façon à accueillir plus de 320 invités. Un large escalier circulaire conduira au restaurant du 25e étage, dont les 600 m² permettront à plus de 200 convives de découvrir l'un des plus beaux panoramas de la ville. Tous ces locaux seront climatisés. Le coût de l'ameublement et de la décoration de l'hôtel est estimé, dès à présent, à plus de 50 millions de francs.

Baptisé « Westbury », à l'instar de trois autres hôtels « Knott » de classe internationale (New York, Toronto, Londres), ce nouveau bâtiment hôtelier favorisera l'expansion du tourisme américain en Belgique par le jeu des relations et d'ententes que l'on dit d'ores et déjà assurées.

VERS LES CIMES



E
N
N
E
I
G
E
E
S

Le spectacle de toutes ces joyeuses frimousses apparaissant aux fenêtres du train n'est-il pas réconfortant? La jeunesse et la vie ne sont-elles pas là dans toute leur fraîcheur? C'est l'image d'une joie pure qui habite leur cœur, anime leurs traits et fait s'ouvrir leurs bras — tels des ailes — vers un monde enchanté. Salués par MM. Spaelant, député permanent, et M. A. Duwaerts, directeur du Service de Recherches historiques de la province, 30 fillettes de l'école normale provinciale de Jodoigne et 30 garçons de l'école provinciale de la batellerie, ont pris place dans un convoi qui les a emportés vers les « Classes de Neige » à Annecy (Alpes françaises).

C'est au jumelage heureux Brabant-Département Seine qu'ils doivent ce bonheur.

(Photos : Belga.)

On réclame des arbres !

Quatre-vingt mille Bruxellois se sont évadés vers la banlieue verte depuis quelques lustres. Pourquoi ? Parce que la ville est trop serrée, trop grise. Elle manque d'espaces de verdure. Le Plan Vert lui a pourtant fourni des occasions. Il est notamment signalé que les places et artères suivantes devraient s'habiller de vert : la place Sainte-Croix, la place Jourdan, la place Rogier, les quais au Foin et aux Briques, la place Poelaert, la place de la Constitution, la place de l'Yser.

L'opération Maelbeek.

Les travaux de dédoublement du collecteur du Maelbeek ont commencé en juin 1954 à Schaerbeek.

D'après le timing des travaux publiés en 1960, la deuxième phase, qui doit porter l'assainissement jusqu'à l'avenue Livingstone, doit se terminer le 31 mars 1962.

Il ne restera plus alors qu'à commencer la troisième et dernière phase, qui concerne un dédoublement de 1.300 mètres sur Etterbeek.

Au total, l'opération Maelbeek durera plus de dix ans alors que, selon les premiers projets, tout devait être fini en deux ans.

L'hôtel de ville, rongé par la suie.

Au cours d'une réunion du conseil communal de Bruxelles, M. Schalckens émit certains doutes quant à l'opportunité qu'il avait à « blanchir » les façades de la Grand-Place.

« Victor Hugo, dit-il, avait déjà condamné, au siècle dernier, un essai de nettoyage de l'hôtel de ville. »

M. l'échevin de Saulnier, exprimant les vues du Collège, répondit qu'une enquête, faite il y a huit mois, a démontré que les pierres de l'hôtel de ville étaient rongées par des chancres de suie. J'ai donc fait faire un lavage à l'eau. J'espère obtenir 70 pour cent de crédits d'Etat pour la restaurer et 10 pour cent de la province. Je présenterai ultérieurement un rapport détaillé sur le travail proprement dit.

En juin 1961, une commission a été composée à ce propos. Nous avons fait appel à MM. le comte de Borghrave d'Altena, conservateur des Musées du Cinquantenaire, Wynders, vice-président de l'Institut de France et de la Commission des Sites, Brigode, professeur à l'Université de Louvain, Compère, architecte en chef au ministère des Travaux publics, Sneyers, directeur du laboratoire de chimie de l'Institut du Patrimoine artistique, Martiny, architecte provincial du Brabant, Bonenfant, professeur d'histoire à l'U.L.B., et Rombaux, architecte principal de la Ville, qui suit l'affaire de très près.

Nous allons donc d'abord laver entièrement et plus rapidement l'ensemble des façades de l'hôtel de ville, en une saison. On devra ensuite choisir les pierres convenant pour la restauration des pinacles et de tous les ornements. Ce sera probablement la pierre de Massangis qui sera retenue, comme à Sainte-Gudule. Le problème des statues viendra ensuite et ce n'est pas le moindre. Mais nous n'avons pas le choix comme au temps de Victor Hugo, les dépôts hydrocarbonés abiment maintenant très rapidement les pierres. Nous ne pourrions les conserver sans les laver, la pollution de l'air augmente d'une manière considérable.

M. Georges SION,
membre de l'Académie de Langue
et de Littérature françaises.

L'Académie de Langue et de Littérature Françaises vient d'élire M. Georges Sion en qualité de membre.

Il succède ainsi à M. Luc Hommel.

M. Georges Sion, qui est né à Binche le 7 décembre 1913, est docteur en droit de l'Université de Louvain et professeur au Conservatoire royal de Mons, où il enseigne l'histoire de la littérature et du théâtre. Il est également co-directeur de la « Revue Générale Belge » et président du Conseil National de l'Art dramatique.

PERWEZ-LE-MARCHE.

ON NOUS ECRIT...

« Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle », disait Alfred de Musset dans le premier vers de ses célèbres stances à la Malibran, artiste inspirée dont la mort prématurée s'était produite quinze jours auparavant.

Et il parla d'elle, longuement, exprimant intensément la vanité de la gloire et la fragilité de la beauté.

N'est-il pas audacieux, voire même téméraire de notre part, d'oser utiliser — et tout cela parce qu'un vers vous trotte en tête — le nom de celle qu'une Muse implacable conduisit au tombeau, pour tenir un propos très prosaïque, tout à fait terre à terre, sur... une ferme !

Cette hardiesse nous sera sans doute pardonnée, car, vous l'avez deviné n'est-ce pas, il s'agit de réparer, et pour la troisième fois, alors que nous croyions le sujet définitivement épuisé — de la ferme Godave, Gadave et Gadaffe !

Dans notre dernier numéro, nous avons publié des précisions apportées par d'aimables lecteurs répondant à notre appel, et, un peu trop vite sans doute, nous avons conclu que les affirmations définitives de la carte d'état-major au 1/40.000e, celle du « Dictionnaire moderne des Communes belges, 1955 » et l'avis non moins péremptoire d'un chroniqueur touristique chevronné, résolvait le problème.

O fragilité des témoignages !
Nous recevons en effet, aujourd'hui, de M. Marcel Bergé, professeur d'Histoire à l'Athénée royal de Schaerbeek, une notice qui démontre que la dénomination « Ferme de Gadaffe » donné par le Dr H. Desneux, dans son livre « Le Brabant wallon », n'est pas loin d'être ou d'avoir été la vérité.

M. Marcel Bergé est, pour ainsi dire, remonté à la source. Il a puisé, à notre intention, dans les archives de Paul Coppe, juge à Perwez, et ce qu'il y a découvert est édifiant.

« La ferme Gadaffe, écrit-il, ancienne Taverne del Chaulterie, comprenait un relais avec brasserie.

Elle eut pour propriétaires Jehan del Saulx et Guillaume Persant. Pièche en fut tenancier en 1499 (elle s'appelait alors Hôtel Yerbuis).

En 1505, elle appartient à Jean Gadaffe de Frumont, époux de Isabeau Brembais. En 1553, elle fut vendue par Thomas Gadaffe à Baltus de Tongres.

Les armées de Don Juan dévastèrent la ferme en 1578.

En 1620, elle fut réédifiée par Jean de Lissoy, mesureur assermenté, époux de Jeanne Persant. En 1622, elle fut dévastée par les Hollandais.

En 1631, Grégoire de Wilquet vendit le domaine à Pierre du Mont de Buret (il s'agit de la Petite Gadaffe).

La Grande Gadaffe passe à sa fille Jeanne de Wilquet, épouse de Jean Pottelot.

Que conclure sinon, étymologiquement parlant, que le mot Gadave utilisé à l'heure actuelle est une déformation du nom du très ancien propriétaire de la ferme, Gadaffe ?

Une cité universitaire moderne.

La Cité universitaire de Bruxelles sera transformée en l'une des plus modernes cités du monde.

Le projet devant être réalisé prévoit trois maisons à plusieurs étages et une à rez-de-chaussée seulement.

Cinq cent quarante logements pour étudiants seront créés en tout. En outre, on prévoit la construction d'un théâtre de 900 places, d'un restaurant pour 1.000 personnes et d'un garage pour 200 voitures.

Chaque bâtiment sera pourvu du confort moderne.

L'exposition d'Art de la province de Brabant.

Une regrettable erreur d'imprimerie a complètement tronqué le deuxième alinéa de l'article de M. Marcel Fryns sur « L'Exposition d'Art de la Province de Brabant ».

Nous nous en excusons vivement auprès de nos lecteurs et les prions de bien vouloir lire :

« S'il me fallait qualifier brièvement cette exposition, je la dirais éclectique. Le jury a donc pleinement accompli sa mission qui est d'élire en toute objectivité et en fonction des seuls critères esthétiques, les représentants des diverses tendances de l'art d'aujourd'hui. »

NOTULES

A cheval sur une frontière...

Connaissez-vous Attenhoven ? Non ! Voyons... C'est un petit village qui était déjà habité au temps des Romains et qui touche, au sud et à l'ouest, à des localités de la province de Liège, au nord à un village brabançon et à l'est aux terres limbourgeoises !

Cette position géographique spéciale qui, au temps jadis, lui valut d'être une commune relevant à la fois du duché de Brabant et de la principauté de Liège, puisqu'elle présentait le fait assez rare d'être à cheval sur la frontière séparant deux Etats, provoqua, plus que les discussions linguistiques actuelles, des discordes et de violentes contestations.

N'est-il pas piquant de constater qu'un grave différend avait pour cause la propriété du moulin, dont l'habitation s'élevait sur territoire liégeois tandis que la roue tournait sur terre brabançonne ?...

Cette situation particulière du village ressortissant à deux Etats souvent en brouille sinon en guerre, engendra de singulières conséquences. A la population autochtone, vint s'ajouter une colonie étrangère, pauvre, sans moyens d'existence bien déterminés, attirée par cette fascination qu'exerçait toute terre franche au moyen âge.

Elle donna au village, durant des siècles, une physionomie d'un pittoresque par ailleurs inconnu.

La patronne des fleuristes.

A Césarée, en Cappadoce, en l'an 287, aux ides de février, Dorothee, une jeune chrétienne de noble famille, eut la tête tranchée, sur ordre du proconsul Fabrice, parce qu'elle avait répondu à la demande en mariage faite par ce dernier « qu'elle était fiancée à Jésus-Christ et ne voulait point d'autre époux ».

Comme on la menait au supplice, un jeune avocat du nom de Théophile, secrétaire de Fabrice, qui avait entendu Dorothee dire « qu'elle allait retrouver son époux céleste en un jardin merveilleux où régnait un printemps éternel », lui demanda, par risée, de lui envoyer des roses et des fruits du jardin de son époux.

Et « La Légende Dorée » qui relate avec tant de conviction... et d'in vraisemblances la vie et le martyre des saints, signale que, lorsque Théophile rentra chez lui, dans le palais du proconsul, il trouva son appartement plein de roses et de pommes...

Personne ne s'étonnera qu'en souvenir de ce miracle, les fleuristes et les jardiniers aient choisi sainte Dorothee comme patronne et que le 6 février, jour de fête de ce martyr, beaucoup d'églises de Belgique soient décorées de fleurs.

Plusieurs chambres de rhétorique, notamment celles de Termonde et de Louvain, lui firent l'offrande de leur titre.

LA SAINT-BONIFACE.

Le 19 février, on chôme la fête de saint Boniface, évêque de Lausanne, qui dut quitter son siège pour avoir fait une opposition violente à l'empereur Frédéric II. Né à Bruxelles, d'un orfèvre qui demeurait, paraît-il, à la Cantersteen, mais dont on ignore le nom, il se rendit en 1240, après s'être démis de sa dignité, en Brabant, auprès du duc Henri II. Vers l'année 1258, il fut recteur de théologie à Paris; il mourut en 1265 près de Bruxelles, dans l'abbaye de la Cambre, qui lui servit de refuge. Il fut enterré dans le chœur des prêtres, où l'on voyait sa tombe, élevée de quatre pieds au-dessus du sol. A l'endroit où il demeurait, à la

TRADITIONS POPULAIRES

NOTULES

Cambre, un père récollet, François Vancutsem, éleva une chapelle en son honneur.

En souvenir des dons qu'il fit au monastère, le dimanche de Laetare, de grands pains, appelés pains de saint Boniface, étaient distribués aux pauvres. On avait conservé son calice dont on se servait pour la communion des religieuses. Car, par sa dévotion et par ses vertus, Boniface avait acquis une grande réputation de sainteté. On solennisait sa fête en vertu d'une bulle du pape Clément XI, de l'année 1702, qui le plaça au rang des bienheureux.

Wauters, dans son « Histoire des environs de Bruxelles », ajoute que « le 25 juin 1600, ses restes mortels furent exhumés et placés dans une châsse en bois par Robert d'Osterlaere, abbé de Cambron et de Hautmont, que l'archevêque de Malines avait autorisé à cet effet ».

Cette châsse, qui est recouverte en écaille et garnie d'ornements en argent et en bronze doré, fut déposée en 1796 à l'église de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, d'où une partie de ces reliques ont été transportées, le 9 mai 1852, à l'église d'Ixelles qui avait été livrée au culte le 1er avril 1849 et dont le patron est saint Boniface.

Peur d'un baiser.

Ce sont les Tommies et les Sammies, paraît-il, qui nous ont apporté la tradition de la Saint-Valentin, qui a épanoui tant de cœurs rouges dans les étalages de fleurs, de bonbons et de frivolités. Verlainne, toutefois, nous l'avait déjà transmise dans un des poèmes de ses charmantes « Aquarelles », qui, pour la plupart, portent des titres anglais; celle-ci s'intitule : « A Poor Young Shepherd » (Un pauvre jeune pâtre) et elle se déssole.

*C'est Saint-Valentin.
Je dois et je n'ose
Lui dire au matin...
La terrible chose
Que Saint-Valentin !*

pour conclure :

*J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille...*

« J'ai peur d'un baiser ». Quelle jolie inscription à graver au cœur d'un de ces cœurs pourpres de la Saint-Valentin !

Une coutume antique.

L'usage qu'ont les amoureux d'échanger de petits présents à la Saint-Valentin ne date pas d'hier, ni même de l'époque où vivait, à Rome, saint Valentin, qui devait souffrir le martyre en 270.

Dans l'Antiquité déjà, la coutume était populaire. Et l'on cite le cas d'un général romain qui, à cette occasion, fit cadeau à sa dame de deux cents éléphants pris aux Carthaginois à l'issue d'une bataille.

La nouvelle propriétaire des animaux fit sensation en emmenant son troupeau dans ses promenades à travers la Ville Eternelle.

Plus tard, le tsar Pierre le Grand, désireux de montrer sa gratitude pour l'hospitalité qu'il avait rencontrée en Angleterre, envoya à la reine de ce pays, lors de la Saint-Valentin, un magnifique bateau.

A l'arrivée du vaisseau dans le port de Londres, la légende se répandit soudain qu'il était chargé de pierres précieuses.

Lorsqu'on constata qu'il n'en était rien, ... on accusa l'équipage de vol et on le mit en prison.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

MARS

- LOUVAIN : Durant tout le mois : Pèlerinage à la chapelle de Saint-Joseph.
 8 DIEST : Première grande foire aux chevaux et foire commerciale.
 11 NIVELLES : Cortège carnavalesque.
 25 BRUXELLES : Pèlerinage à saint Christophe. Bénédiction des véhicules devant l'église de la Chapelle (spécialement les autocars).

AVRIL

- 1 HAL : Cortège carnavalesque.
 WAVRE : Idem.
 15 ANDERLECHT : Concours du « Bœuf Gras ».
 HOEGAARDEN : Procession des « Douze Apôtres ».
 SCHAERBEEK : Cortège carnavalesque.
 23 BRAINE-L'ALLEUD : Cortège carnavalesque.
 HAKENDOVER : Grande procession du « Divin Rédempteur ».
 LEMBECQ : « Marche de Saint-Véron ».
 28 Foire Internationale de Bruxelles.
 DIEGEM : Pèlerinage à Ste Corneille.
 29 GREZ-DOICEAU : Procession de cavaliers « Chevauchée de Saint-Georges ».

WATERMAEL-BOITSFORT : Vers cette date : Floraison des cerisiers du Japon, pruniers et pommiers sur le Plateau des Trois Tilleuls (unique en Europe).

MAI

- 6 MARBAIS : Procession religieuse et folklorique de la Sainte-Croix (départ à 4 h du matin).
 14 VILVORDE : Grand concours agricole.

JUIN

- 3 BRUXELLES : Messe des « Roys » du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers, en l'église de Notre-Dame au Sablon.
 LOUVAIN : Plantation du Meyboom.
 10 HAL : Cortège historique de Notre-Dame de Hal et Foire de Pentecôte.
 JODOIGNE : Cortège carnavalesque et folklorique.
 11 ANDERLECHT : Procession historique de Saint-Guidon.
 17 SAINTES : Procession avec le char transportant la châsse de Sainte-Renelde.
 23 WAVRE : Procession de Noville-sur-Mehaigne. — Cortège folklorique jusqu'à l'église N.-D. Basse-Wavre.



Autre temps,

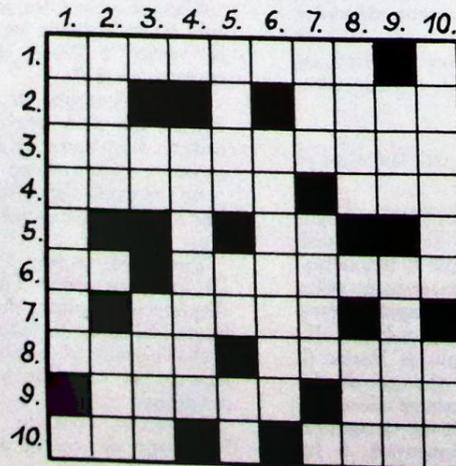
autres mœurs!

L'auteur des « Souvenirs du Vieux Bruxelles », Joe Die-ricx de Ten Hamme, qui consacra — en 1891 — une douzaine de pages de son livre à « L'Allée Verte », signale en terminant « que cette promenade fut aussi chère au peuple qu'à l'aristocratie. Les jours de fêtes, les Marolliens, accompagnés de leurs « bonnes amies », y descendaient en masses serrées. Et, particularité curieuse de ces temps, sans aucun mot d'ordre, le peuple se réservait l'allée de gauche, longeant le canal, la bourgeoisie tenait l'aile de droite, tandis que l'aristocratie faisait admirer au centre ses équipages. Ces trois classes sociales ne se confondaient jamais dans cette promenade à la mode. »

NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 27

HORIZONTALEMENT 1. Célèbre sculpteur belge né à Xelles le 2 août 1854. - 2. Ruisseau. Lieu-dit à Anderlecht. - 3. Peintre belge d'histoire et de portraits, né à Bruxelles (1842-1885). - 4. Sculpteur nivellois à qui l'on doit la statuette de Saint Michel à la fontaine du Perron de Nivelles. - Attacha. - 5. Abréviation postale. - 6. En matière de. Commune du Brabant sur la Méhaigne. - 7. Abbaye de Nivelles qui fit construire dans sa ville une église

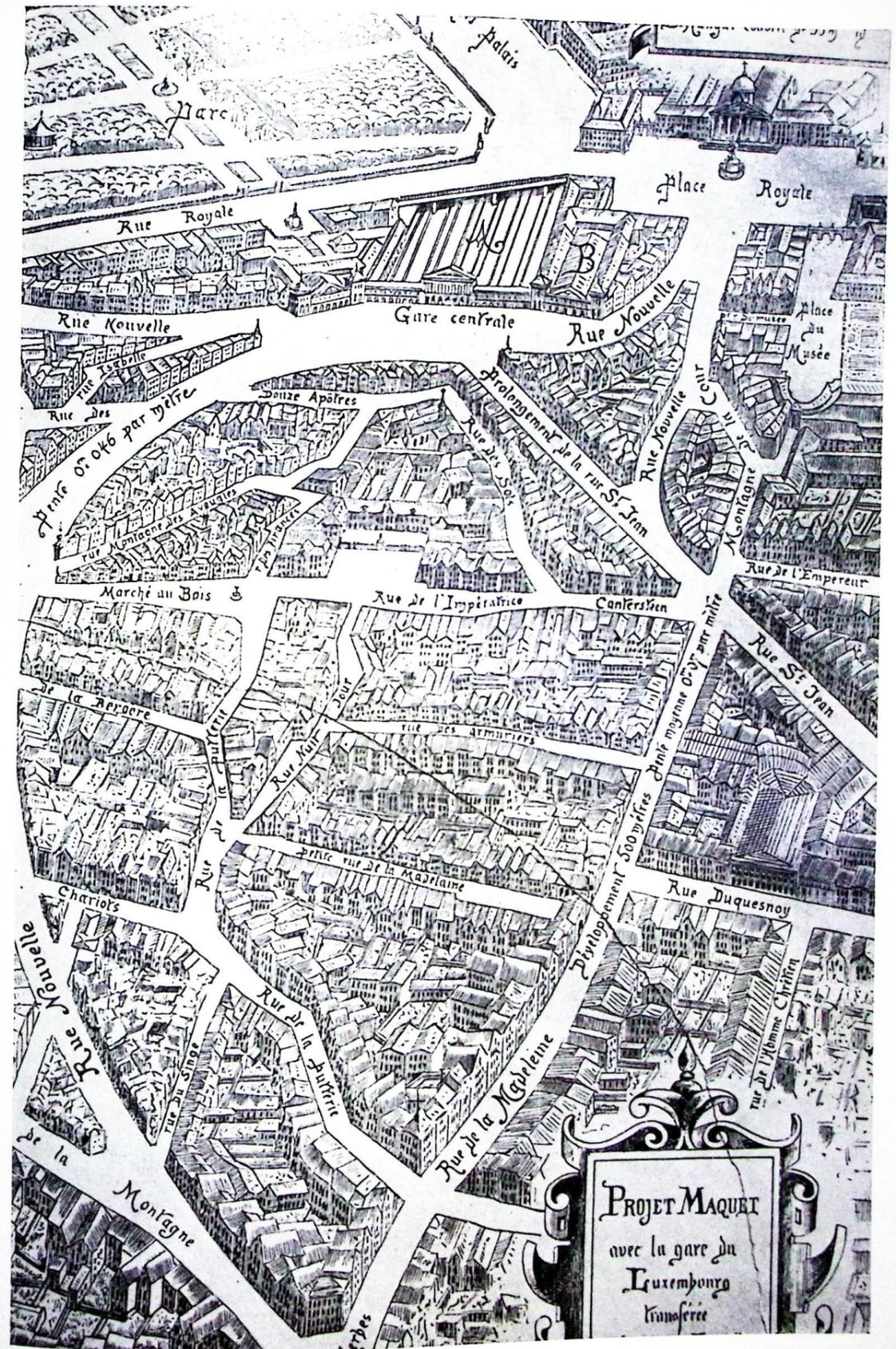


en pierre, pour remplacer l'oratoire primitif en bois. - 8. Ancienne orthographe de Rhode. Célèbre peintre belge inhumé à Laeken. - 9. Le patron d'une église de Forest. Durée de la vie. - 10. Grande étendue d'eau. Ancienne ville d'Italie.

VERTICALEMENT 1. Vieille fontaine bruxelloise située au coin de la rue du Marché-au-Charbon et de la rue des Pierres. - 2. Célèbre écrivain français qui vécut à Bruxelles (1802-1885). Poème. - 3. Deux lettres de Nivelles. Ingénieur français. - 4. Commune du Brabant. - 5. Famille. Pronom. Arbre toujours vert. - 6. Famille de peintres belges nés à Bruxelles. - 7. Lettre de peintres belges nés à Bruxelles. - 8. Hameau du Brabant près de Budingen. Précède la « Duchesse » dans le nom d'un beau château de Bruxelles. - 9. Marié. Ville de Belgique. - 10. Enfant de Bruxelles considéré comme le plus grand anatomiste du XVIIe siècle (1574-1584). Poisson.

Pierre LAURENT.

SOLUTION
DU
PROBLEME
N° 26



(Photo G. Winterbeek)



Le 25 mars prochain aura lieu, devant l'église de la Chapelle à Bruxelles, la bénédiction des véhicules à l'occasion de la Saint-Christophe.

(Photo 0 0)